



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

47^e ANNÉE.

N° 7.

1^{er} JUILLET 1904.

LES FORCES PSYHIQUES ET LA CONSTITUTION DE L'UNIVERS

Depuis quelques années il se produit toute une série de faits et de découvertes d'une importance capitale, entièrement au bénéfice du spiritisme.

La science constate enfin la réalité des forces mises en œuvre par les Esprits dans les manifestations, forces dont Allan Kardec et les spirites n'ont cessé, depuis un demi-siècle, d'affirmer l'existence.

Tous les phénomènes spirites et particulièrement celui des apports, nécessitant la désagrégation et la reconstitution spontanées d'objets divers.

dans des chambres closes ; les cas de lévitation de meubles et de personnes humaines ; la pénétration de la matière par la matière, observée par Aksakof et d'autres expérimentateurs sur des anneaux de métal et des bandes d'étoffes scellées ; le passage des Esprits à travers les corps solides, leurs apparitions, leurs matérialisations à tous les degrés, tous ces faits démontraient l'action de forces puissantes, encore inconnues, et la possibilité d'une désintégration, d'une dissociation indéfinie de la matière, non reconnue par la science officielle.

Malgré leur fréquence, ces phénomènes étaient cependant relégués dans une sorte de pénombre, en dehors du cercle de la science, dédaignés et raillés par elle, et tous ceux qui les étudiaient étaient plus ou moins considérés comme des aventuriers, des empiriques, à moitié perdus dans le domaine de la fantaisie, de l'hypothèse, de la chimère...

Mais voici que les choses changent de face. Une modification profonde des théories classiques sur les forces et la matière se prépare. Le dogme scientifique de l'unité irréductible et indestructible de l'atome s'effondre et entraîne avec lui bien des théories matérialistes. La science psychique s'impose de plus en plus et l'existence des fluides est désormais démontrée expérimentalement. A notre tour, nous pourrions railler certains savants et leur rappeler, à propos de faits qu'ils ont tant de fois niés et qu'il leur faut bien admettre aujourd'hui, cette phrase cinglante d'Izoulet, professeur au Collège de France, cueillie dans la préface d'un livre de Jules Bois : « La science n'est que la classification de nos ignorances. »

Il y a une vingtaine d'années, W. Crookes donnait le signal des recherches par sa célèbre découverte du quatrième état de la matière, l'état radiant. On sait que ses observations sur les matérialisations d'esprits n'y furent pas étrangères et, déjà, l'on vit par là quelle influence l'étude des phénomènes spirites allait exercer sur le développement des sciences physiques et la connaissance des éléments constitutifs de l'univers.

Les expériences de sir W. Crookes ont été poursuivies, confirmées par une légion d'investigateurs. Le plus connu, Röntgen, a appelé rayons X les radiations subtiles, émancipées de la cathode des ampoules de verre, qui ont la propriété de traverser la plupart des corps opaques et à l'aide desquelles on est arrivé à voir et à photographier l'invisible.

Peu après, M. Becquerel démontrait les propriétés de certains métaux d'émettre des radiations obscures qui pénètrent la matière la plus dense, comme les rayons Röntgen et impressionnent les plaques photographiques à travers des lames métalliques.

Le radium, découvert par M. Curie, produit de la chaleur et de la lumière, d'une façon continue, sans s'épuiser d'une manière sensible. Les corps soumis à son action deviennent eux-mêmes radiants. Quoique la quantité d'éner-

gie rayonnée par ce métal soit considérable, la perte de substance matérielle qui y correspond est presque nulle. W. Crookes a calculé qu'une centaine d'années étaient nécessaires pour la dissociation d'un gramme de radium (1).

Bien plus, les ingénieuses découvertes de G. Le Bon (2) ont prouvé que les radiations sont une propriété générale de tous les corps. La matière peut se dissocier indéfiniment : elle n'est que de l'énergie concrétée. Ainsi, la théorie de l'atome indivisible qui, depuis deux mille ans, servait de base à la physique et à la chimie, s'écroule et, avec elle, les distinctions classiques entre le pondérable et l'impondérable. La souveraineté de la matière, qu'on disait absolue, éternelle, prend fin (3).

Il faut donc le reconnaître, l'univers n'est point tel qu'il apparaissait à nos faibles sens. Le monde physique n'en représente qu'une infime partie. En dehors du cercle de nos perceptions, il existe une infinité de forces et de formes subtiles que la science a ignorées jusqu'ici. Dans son analyse des éléments qui constituent l'univers, celle-ci a erré pendant des siècles ; il lui faut détruire maintenant ce qu'elle a péniblement édifié et avouer que le domaine de l'invisible est bien plus vaste et plus riche que celui du monde visible.

Les êtres vivants, eux aussi, émettent des radiations de natures différentes. Des effluves humains, variant de forme et d'intensité sous l'action de la volonté imprègnent les plaques de leur mystérieuse lumière. Ces influx, soit nerveux, soit psychiques, connus depuis longtemps des magnétiseurs et des spirites, les physiologistes en constatent aujourd'hui, d'une manière irrécusable, la réalité. Et par là, le principe de la télépathie est trouvé. Les volitions de la pensée, les efforts de la volonté se transmettent à travers l'espace, comme les vibrations du son et les ondulations de la lumière et vont impressionner des organismes en sympathie avec celui du manifestant. Les âmes en affinité de pensée et de sentiment peuvent échanger leurs effluves, quelles que soient les distances, comme les astres se renvoient, à travers l'étendue, leurs rayons tremblants. Nous découvrons là encore le secret des ardentes sympathies ou des invincibles répulsions qu'éprouvent certains hommes les uns pour les autres, à première entrevue.

La plupart des phénomènes psychologiques : suggestion, communication à distance, actions et réactions occultes, vision à travers les obstacles, trou-

(1) Voir G. Le Bon, *Revue Scientifique*, 24 octobre 1903, p. 518.

(2) Voir *Revue Scientifique*, 17, 24, 31 octobre 1903.

(3) Depuis des siècles, on affirme et on défend la théorie des atomes, sans en rien savoir. Berthelot la qualifié de « roman ingénieux et subtil ». (Berthelot, *La Synthèse chimique*, 1876, p. 164). On voit par là, dit Le Bon, que certains dogmes scientifiques n'ont pas plus de consistance que les divinités des anciens âges.

veront là leur explication. Nous ne sommes encore qu'à l'aurore de la vraie connaissance. Mais le champ des recherches est largement ouvert et la science va marcher de conquête en conquête dans une voie riche en surprises. Le monde invisible se révèle comme la source éternelle des énergies physiques et vitales qui animent le Cosmos.

Ainsi tombe le principal argument de ceux qui niaient la possibilité de l'existence des esprits. Ils ne pouvaient concevoir la vie invisible, faute d'un *substratum*, d'une substance échappant à nos sens. Or nous trouvons à la fois dans le monde des impondérables, les éléments constitutifs de la vie de ces êtres et les forces qui leur sont nécessaires pour manifester leur existence.

Les phénomènes spirites de tous ordres s'expliquent par le fait qu'une dépense considérable et constante d'énergie peut se produire sans déperdition apparente de matière. Les apports, la lévitation, les apparitions spontanées, tant d'autres faits qui provoquèrent l'étonnement et suscitèrent la raillerie, tout cela devient facile à admettre et à comprendre dès qu'on connaît le jeu des forces et des éléments en action dans ces phénomènes. Cette dissociation de la matière, dont parle M. G. Le Bon, les Esprits en possèdent depuis longtemps les lois et les appliquent.

L'application des rayons X à la photographie n'explique-t-elle pas aussi le phénomène de la double vue des médiums et celui de la photographie spirite ? En effet, si des plaques peuvent être influencées par des rayons obscurs, par des radiations de la matière impondérable qui pénètrent les corps opaques, à plus forte raison, les fluides quintessenciés dont se compose le périsprit des décédés peuvent-ils, dans certaines conditions, impressionner la rétine des voyants, appareil plus délicat et plus complexe que ne l'est la plaque de verre.

C'est ainsi que le spiritisme se fortifie chaque jour par l'appoint d'arguments tirés des découvertes de la science et qui finiront par ébranler les sceptiques les plus endurcis.



Toutes les considérations qui précèdent, font ressortir avec plus de vigueur la nécessité où nous nous trouvons de suivre avec attention et d'étudier le mouvement scientifique, afin d'y recueillir les faits et les arguments qui militent en faveur de nos croyances et en sont la confirmation. Forcément, la science viendra à nous, puisque le spiritisme est la vérité et qu'il nous éclaire sur les véritables lois de l'univers et de la vie, si imparfaitement connues jusqu'ici.

Le temps est passé des vieilles rengaines « scientifiques », qui ne correspondent plus à aucune réalité dans l'univers. Pourtant, de temps à autre,

par une sorte d'atavisme inconscient, nous y retombons malgré nous. Un des écrivains qui se sont élevés avec le plus de talent et d'énergie contre les préjugés et la routine officiels ne disait-il pas dernièrement, au cours d'une appréciation — d'ailleurs très aimable et dont je le remercie — de mon article sur les *Harmonies de l'espace* : « que le son n'existe que dans l'air et ne saurait se produire dans l'éther. »

Pourquoi l'éther, qui transmet à travers l'infini les radiations lumineuses des innombrables foyers de l'espace, n'en transmettrait-il pas aussi les vibrations sonores ? L'impuissance de notre organisme, on le sait, ne prouve rien.

De même qu'il y a des radiations obscures et de la lumière noire, il y a certainement des vibrations sourdes, sourdes pour nous. Mais ce que nos organes ne peuvent percevoir, d'autres, plus subtils, en seront impressionnés.

Le génial Azbel, nous le dit :

« L'analyse des vibrations sonores fait apercevoir dans le phénomène vibratoire les qualités harmoniques essentielles qui le constituent. Cette analyse enseigne d'abord l'accord parfait, puis la marche diatonique et l'ordre des modulations à l'infini. Or, c'est cet infini qu'il faut poursuivre et dans lequel il est temps d'arracher des vérités nouvelles essentielles.

« Quant un son composé est produit, il s'ensuit une explosion sonore, aux extensions *sans fin*, dont les éléments sont innombrables, puisqu'ils produisent non seulement le son fondamental, mais toutes les harmoniques de ce son, lesquelles *n'ont comme limite apparente que celles de notre ouïe, mais dont l'intelligence perçoit la continuité obligée.* »

D'ailleurs, la science terrestre elle-même, si élémentaire qu'elle soit, nous dit encore : Nous ne savons rien de l'éther. L'éther comme l'atome indivisible n'est qu'un mot, une hypothèse. C'est ce que démontre M. G. Le Bon, l'éminent physicien, dans la *Revue scientifique* du 24 octobre 1903, p. 516, en un long article dont nous détachons ces passages :

« Dès que l'on cherche à définir les propriétés de l'éther, des difficultés énormes apparaissent. Elles tiennent surtout à ce que, ne pouvant le rattacher à rien de connu, les termes de comparaison et, par conséquent, de définition manquent entièrement. »

Et plus loin : « Nous savons très peu de chose encore de l'éther. »

Azbel, dans son œuvre magistrale : *Le Beau et sa loi*, p. 129, a établi les rapports étroits qui existent entre les vibrations sonores et lumineuses :

« L'Univers, dit-il, ne trompe pas. Mais en maître d'art souverain, il simplifie si « complexement » ses effets que, faute d'esthétique, on se perd aisément à les vouloir trop élémentairement résoudre. »

D'après lui, la lumière est un chant. Il faut lire en entier son chapitre de *l'harmonie lumineuse* et étudier les calculs sur lesquels il établit la loi d'har-

monie générale. Les lois de la musique terrestre ne sont pas spéciales à notre monde ; elles sont universelles :

« Des résultats considérables, dit Azbel, dérivent de ces calculs, à la fois « esthétiques et arithmétiques. Le premier détermine la modulation dans laquelle l'harmonie humaine se meut, par rapport à l'unité solaire. Car la « voix, l'ouïe et l'âme humaine vibrent évidemment de la même harmonie, et « c'est cette vibration terrestre que l'homme résume. »

Suivent des considérations très étendues sur le rôle des planètes dans l'harmonie solaire. Il conclut ainsi :

« Viennent les leudemains pour comprendre mieux encore. L'harmonie « nous dira peu à peu ce que chantent les astres de notre famille solaire ; « elle nous apprendra la modulation merveilleuse que révèle l'anneau de feu « de Saturne ; elle nous fera discerner, à travers les sonorités diffuses des « lointaines nébuleuses, les altières musiques d'au-delà, noyées dans l'accord immense de l'univers. C'est le langage de l'infini que nous commençons à peine à murmurer. »

Certains critiques trouveront ces déductions prématurées. Les intuitifs diront : « Pourquoi pas ? » Tout est rythmé dans l'ordre universel. Et perçues ou non par l'homme terrestre — ce qui, au fond, est indifférent, l'homme, quelle que soit l'importance qu'il s'attribue, étant peu de chose dans l'univers — les vibrations des mondes n'en constituent pas moins des accords.

Ce qui, à nos yeux, donne le plus de prix aux travaux d'Azbel, c'est la concordance qui existe entre ses conclusions et les instructions de l'au-delà. Les hautes entités de l'espace parlent en des termes souvent identiques des harmonies célestes et, en particulier, de la transmission des sons à travers l'étendue.

L'esprit de Rossini s'entretenait avec Allan Kardec de la mélodie des espaces, dont jouissent délicieusement les âmes supérieures, ouvertes, par leur épuration même, aux sensations délicates et multiples que notre constitution grossière ne nous permet ni de goûter ni de comprendre.

Répondant à une question du maître, cet esprit s'exprimait ainsi (1) : « L'harmonie est un sens intime de l'âme ; elle est perçue en raison du développement de ce sens... Celui qui a en lui l'harmonie, qui en est saturé, « qui jouit lui-même de son sens intime, agit, quand il le veut, sur le fluide « universel qui, instrument fidèle, reproduit ce que l'Esprit conçoit et veut. « L'éther vibre sous l'action de la volonté de l'Esprit ; l'harmonie que celui-ci « porte en lui se concrète pour ainsi dire... L'harmonie de la terre n'est que « le reflet de l'harmonie de l'espace... »

(1) *Revue Spirite*, 1869, page 89.

Dans une autre communication (1), il disait : « Vous me demandez une dissertation sur la musique céleste ? Qui pourrait s'en charger ? Quel esprit surhumain pourrait faire vibrer la matière à l'unisson de cet art enchanteur ? Quel cerveau humain, quel esprit incarné pourrait en saisir les nuances variées à l'infini ? Qui possède à ce point le sentiment de l'harmonie ?... Non, l'homme n'est pas fait, pour de pareilles conditions ? Plus tard !... Bien plus tard !... »

Quoi qu'il en soit, sans prétendre atteindre, dès maintenant, les hauteurs d'où la pensée divine jaillit en éclairs ou roule en torrents d'harmonie ; à quelque point de la voie d'ascension qu'elle soit parvenue, nulle intelligence en marche, nul esprit désireux de monter ne peut méconnaître la puissance souveraine qui emporte l'homme et sa destinée à travers les splendeurs de l'univers. Tous doivent arriver à comprendre que pour participer à cette évolution grandiose, pour en recueillir les effets bienfaisants, il faut d'abord s'affranchir des routines terrestres, apprendre à connaître les forces qui nous entourent et la loi d'harmonie qui les régit ; il faut se rendre apte à diriger ces forces, capable de les appliquer à l'orientation de nos pensées, de nos actes, de toute notre vie. Tant qu'il en sera autrement, la destinée humaine se déroulera à travers un dédale de contradictions et de souffrances. Rien n'est plus important, comme on le voit, rien n'est plus impérieusement nécessaire que l'étude et l'exploration des horizons nouveaux qui s'ouvrent à nous. Par là nous apprendrons à vraiment nous connaître, à nous associer, dans la pleine mesure des ressources qui dorment en nous, à l'ascension des êtres, s'élevant, de station en station, vers la Beauté éternelle et le Bien suprême.

*
* *

L'univers vit et respire, animé par deux courants puissants : absorption et diffusion. Par cette expansion, par ce souffle immense, Dieu, l'Etre des Etre, l'âme de l'Univers, crée. Par son amour, il attire à lui. Les vibrations de sa pensée et de sa volonté, sources premières de toutes les forces cosmiques, meuvent l'univers et engendrent la vie.

La matière n'est qu'un mode, une forme passagère de la substance universelle. Elle échappe à l'analyse et disparaît sous l'objectif des microscopes pour se résoudre en radiations subtiles ; elle n'a pas d'existence propre. Les philosophies qui la prennent pour base reposent sur une apparence, sur une sorte d'illusion. « La matière, a dit W. Crookes, n'est qu'un mode du mouvement » (*Proc. Roy. Soc.*, n° 205, p. 472).

L'unité de l'univers, longtemps niée ou incomprise, commence à être entrevue par la science. Celle-ci établissait une distinction entre la matière et la

(1) *Revue Spirite*, 1869, page 31.

force. Nous savons maintenant que toutes deux se confondent. Sous l'action de la chaleur, la matière la plus grossière se transforme en fluides, puis, les fluides se réduisent à leur tour en un élément plus subtil qui échappe à nos sens. Toute matière peut se réduire en force et toute force se condense en matière, parcourant ainsi un cercle incessant (1).

La grande querelle séculaire qui divisait les écoles philosophiques se réduit donc à une question de mots. Dans les expériences dont sir W. Crookes a pris l'initiative, la matière se fond, l'atome s'évanouit ; à leur place, l'énergie apparaît. La substance est un protégé qui revêt mille formes inattendues. Les gaz, que l'on considérait comme permanents, se liquéfient ; l'air se décompose en éléments bien plus nombreux que la science d'hier ne l'enseignait ; la radio-activité, c'est-à-dire l'aptitude des corps à se désagréger en émettant des effluves analogues aux rayons cathodiques, se révèle comme un fait universel. Toute une révolution s'accomplit dans les domaines de la physique et de la chimie. Partout, autour de nous, nous voyons s'ouvrir des sources d'énergie, d'immenses réservoirs de forces, bien supérieures en puissance à tout ce que l'on connaissait jusqu'ici (2). La science s'achemine peu à peu vers la grande synthèse unitaire qui est la loi fondamentale de la nature. Ses plus récentes découvertes ont une portée incalculable en ce sens qu'elles démontrent expérimentalement le grand principe constitutif de l'univers : unité des forces, unité des lois. L'enchaînement prodigieux des forces et des êtres se précise et se complète. On constate qu'il existe une continuité absolue, non seulement entre tous les états de la matière, mais encore entre ceux-ci et les différents états de la force (3).

(1) « Toute la matière a dit Crookes, repassera par l'état éthéré, d'où elle vient. » (Discours au Congrès de chimie de Berlin, 1903.)

(2) Voici ce que dit sur cet important sujet M. G. Le Bon : « En remontant aux causes d'émission d'effluves pouvant se dégager de tous les corps avec une vertigineuse vitesse, nous constaterions l'existence d'une énergie intratomique, méconnue jusqu'ici et qui dépassé cependant toutes les forces connues par sa colossale grandeur. Nous ne savons la libérer encore qu'en quantité assez faible, mais du calcul de cette quantité, on peut déduire que, s'il était possible de dégager entièrement toute l'énergie contenue dans un gramme d'une matière quelconque, elle pourrait produire un travail égal à celui obtenu par la combustion de plusieurs millions de tonnes de charbon. La matière nous apparaît comme un réservoir énorme d'énergie. La constatation de l'existence de cette force nouvelle restée ignorée pendant si longtemps, malgré sa formidable grandeur, nous révélera immédiatement la source si mystérieuse encore de l'énergie manifestée par les corps pendant leur radio-activité. » (*Revue Scientifique*, 17 octobre 1903.)

(3) « Les produits de la dissociation des atomes, dit G. Le Bon, constituent une substance intermédiaire par ses propriétés, entre les corps pon-

L'énergie paraît être la substance unique, universelle. A l'état compacte, elle revêt les apparences que nous nommons matière solide, liquide, gazeuse ; sous un mode plus subtil, elle constitue les phénomènes de lumière, de chaleur, d'électricité, magnétisme, affinité chimique. En étudiant l'action de la volonté sur les effluves et les radiations, nous pourrions peut-être entrevoir le point, le sommet où la force s'intelligente, où la Loi se manifeste, où la Pensée se change en vie.

Car tout se relie et s'enchaîne dans l'univers. Tout est réglé par les lois du nombre, de la mesure, de l'harmonie. Les manifestations les plus élevées de l'énergie confinent à l'intelligence. La force devient attraction ; l'attraction devient amour. Tout se résume en un pouvoir unique et primordial, moteur éternel et universel, auquel on a donné des noms divers et qui n'est autre que la pensée, la volonté divine. Ses vibrations animent l'infini. Tous les êtres, tous les mondes sont baignés dans l'océan des radiations qui émanent de l'inépuisable foyer.

Conscient de son ignorance et de sa faiblesse, l'homme reste confondu devant cette Unité formidable qui embrasse toutes choses et porte en elle la vie des humanités. Mais en même temps, l'étude de l'univers lui ouvre des sources profondes de jouissances et d'émotions. Malgré notre infirmité intellectuelle, le peu que nous entrevoyons des lois universelles nous ravit, nous rend heureux, car, dans la Puissance ordonnatrice des lois et des mondes, nous pressentons Dieu et par là, nous acquérons la certitude que le Bien, le Beau, l'Harmonie parfaite règnent au-dessus de tout.

Sans doute, il est bien loin du Dieu des religions, ce Dieu de la science nouvelle, mais combien supérieur et supérieurement grand. Oui, la science s'achemine à pas lents vers la découverte de la grande Unité éternelle qui se retrouve au fond de tout. Déjà, lorsque, sondant les abîmes de la vie, elle découvrait l'infiniment petit et l'infiniment grand, c'était pour l'idée de Dieu qu'elle travaillait. Ses constatations récentes dans les domaines de la physique et de la chimie font ressortir plus puissamment encore cette majestueuse Unité du monde, à la fois essence et substance, force, intelligence et conscience, qui est l'âme du Cosmos, le *moi* vivant de l'infini.

LEON DENIS

« dérables et l'éther impondérable, c'est-à-dire entre deux mondes profondément séparés jusqu'ici. » (*Revue Scientifique*, 17 octobre 1903.)

... « Les observations précédentes, dit encore cet éminent chimiste, semblent bien prouver que les divers corps simples dériveraient d'une matière unique. Cette matière primitive serait produite par une condensation de l'éther. » (*Revue Scientifique*, 24 octobre 1903.)

CAUSERIES

sur l'Evolution de l'idée religieuse (*suite*) (1).

IX

Avant le Concile de Nicée

LA FEMME CHRÉTIENNE

C'était surtout parmi les femmes et les enfants que le christianisme naissant trouvait un appui considérable. Jésus avait dit : « Laissez venir à moi les petits enfants » ; et les petits enfants venaient à lui. Il avait dit que la femme était l'égale de l'homme, et la femme, soumise jusqu'alors au plus rude esclavage, se tournait vers Celui qui lui ouvrait des horizons si nouveaux. Les miracles du Christ, racontés dans les assemblées, émerveillaient ces natures enthousiastes ; — et ses paraboles qui appelaient à lui les faibles et les malheureux remuaient profondément les cœurs. La femme, qui commençait à se rendre compte de l'état d'abjection et de mépris dans lequel elle était réduite, espérait des jours moins sombres. Sa situation, surtout depuis l'empire, était devenue des plus misérables.

Dans les temps préhistoriques, à ces époques que nous font entrevoir les récits d'Homère où les enseignements des Védas, il semble que la femme aurait joué un rôle assez important ; alors la famille, à peine sortie de l'état primitif et réunie autour du culte des ancêtres, était basée sur des croyances religieuses, et la femme, prêtresse du foyer, avait pu acquérir une certaine influence sur l'homme. Mais ces temps étaient bien lointains. Les familles groupées en nations avaient oublié les mœurs des premiers âges : les hommes avaient déserté le foyer pour les camps ou les places publiques, et l'épouse, cloîtrée dans le gynécée, n'avait plus d'autre rôle que de donner des enfants à la cité.

Impitoyablement enfermées, tenues soigneusement à l'écart de toute instruction, les femmes vivaient entr'elles dans une ignorance absolue de toutes choses, sans jamais pouvoir arriver à un progrès quelconque au point de vue moral ou intellectuel. Pour satisfaire les goûts artistiques et voluptueux des aristocrates, on avait créé en Grèce de véritables écoles dans lesquelles des esclaves, belles et intelligentes, étaient instruites dans le chant, dans la danse et dans la poésie. C'étaient les grandes prostituées de l'époque, les Hétaïres, qui remplaçaient dans les réunions d'hommes la femme légitime vouée à la claustration et à la conservation de la race. Au-dessous des Hétaïres, étaient les prostituées de moindre importance (*pallakas*), destinées

(1) Voir les numéros de mai et juin 1903 ; janvier, février, mars, avril et mai 1904.

surtout aux plaisirs du peuple et des soldats. Démosthènes, dans un de ses discours, indique clairement le rôle que la femme jouait à son époque : « Nous avons, dit-il, des Hétaïres pour la volupté de l'âme, des Pallakas pour la volupté des sens, et des femmes légitimes pour nous donner des enfants. »

La condition de la femme n'avait pas changé chez les Romains ; et celle de la femme légitime était devenue beaucoup plus triste, surtout à la fin de l'Empire, par l'abus du divorce et de la répudiation qui pouvait avoir lieu par la volonté seule de l'un des conjoints. La femme ne tenait plus à rester dans le gynécée occupée à filer la laine. L'amour du luxe et des plaisirs et l'extrême facilité de rompre les mariages l'avaient entraînée au dehors. La dissolution des mœurs était devenue effroyable : la prostitution était partout, dans les rues comme dans les temples ; et pour satisfaire, soit leurs intérêts, soit leurs vices, soit leurs caprices, les Romains divorçaient ou répudiaient leurs femmes sous le prétexte le plus futile.

Sénèque nous apprend qu'en général les mariages ne duraient guère que la longueur d'un consulat, c'est-à-dire une année ; et Juvénal cite une femme qui s'était régulièrement mariée 8 fois en cinq ans. Cette coutume de ne voir dans la femme qu'un instrument de plaisir pouvait être agréable à l'homme ; mais elle avait pour la femme les conséquences les plus terribles. Devenue vieille et ne pouvant plus plaire, l'ancienne épouse abandonnée menait une existence des plus tristes qui se terminait dans la misère et le désespoir.

Telle était la situation que l'antiquité avait faite à la femme : les lois, les mœurs, les passions, tout concourait à la laisser dans cet esclavage physique et moral qui la dégradait de plus en plus. Comment aurait-elle pu en sortir ? Aucun législateur n'aurait été assez autorisé ni assez puissant pour s'élever contre toutes les idées reçues et contre tous les intérêts humains, pour donner à la femme une place autre que celle qu'elle avait, et qui lui avait été assignée depuis des siècles par toutes les religions et toutes les philosophies.

Mais ce qu'aucun homme n'aurait pu faire, l'idée religieuse nouvelle allait l'accomplir.

Dans cette question d'une si haute moralité et d'une si grande portée sociale, le christianisme va encore opérer une révolution complète ; s'appuyant sur les paroles de Jésus, il proclame l'indissolubilité du mariage qui devient un acte religieux. Le Maître avait dit à la femme : « Tu seras la compagne respectée de l'homme », et les Pharisiens ayant demandé à Jésus s'il était permis pour quelque cause de répudier sa femme ; il avait répondu : « Celui qui a créé l'homme et la femme a dit que l'homme quitterait son père et sa mère pour rester avec sa femme ; qu'ils seraient deux dans une même chair en sorte qu'ils ne fussent plus deux, mais une même chose, et que par conséquent l'homme ne devait pas séparer ce que Dieu avait uni. »

Et comme on objectait au Christ que la loi juive autorisait le divorce et la répudiation, il répondit : « C'est à cause de la dureté de votre cœur que « Moïse vous a autorisés à répudier vos femmes ; mais à l'origine, il n'en « a pas été ainsi. Moi je vous dis que celui qui répudie sa femme, si ce n'est « pour cause d'infidélité, et en épouse une autre, commet un adultère, et « que celui qui épouse une femme répudiée, commet aussi un adultère. » (Mathieu, XIX, § 8 et suivants.)

La nouvelle religion ne se bornait pas à relever la condition de la femme mariée en défendant le divorce et la répudiation et en exigeant le consentement de la femme pour que l'homme pût l'épouser : elle allait encore procurer à la fille et à la veuve les moyens de développer toutes les qualités de leur cœur en leur donnant un rôle actif et militant.

Dans l'Eglise primitive, de nombreuses femmes, qui portaient le nom de diaconesses, furent adjointes aux prêtres et aux diacres pour les aider dans le service religieux. Elles recevaient les ordres, comme les diacres, et faisaient partie du clergé. C'étaient elles qui veillaient à la propreté des lieux saints, qui donnaient le baptême par immersion aux femmes, qui pénétraient dans l'intérieur des familles dont l'accès était interdit aux hommes, pour répandre l'idée religieuse : elles visitaient les pauvres et les malades et, pendant les persécutions, elles allaient dans les prisons apporter les paroles d'espoir à ceux qui allaient mourir.

Ce fut encore une des grandes nouveautés de cette époque et un des grands étonnements des païens, de voir des femmes, revêtues d'une dignité ecclésiastique, remplir des devoirs et accomplir des fonctions jusque-là réservées aux hommes. Elles n'étaient plus renfermées dans les temples, inutiles et inoccupées, comme les vestales ; elles se prodiguaient au dehors en soins incessants ; leur ardente piété, leur foi enthousiaste, les exemples continuels de dévouement et d'abnégation qu'elles donnaient à tous, stimulaient les courages et entraînaient les indécis.

L'influence morale de ces véritables *sœurs de charité* fut immense pour la propagation de l'idée chrétienne. Le Christ avait délivré la femme, la femme allait lui rendre largement ce qu'il avait fait pour elle.

Ni la religion païenne, ni le droit romain ne s'occupaient du mariage des esclaves qui s'accouplaient au hasard des rencontres, comme des animaux. Le christianisme déclara que l'esclave étant devant Dieu l'égal de l'homme libre, devait jouir des mêmes droits. Les mariages de tous les chrétiens, quelles que fussent leurs conditions, furent bénis par le prêtre suivant la même formule, et l'épouse du paria, agenouillée à côté de l'épouse du patricien, sentit naître en elle un sentiment tout nouveau de dignité et de grandeur.

En faisant de l'union de l'homme et de la femme un acte religieux, le christianisme instituait la véritable famille et cimentait les liens que le martyre avait déjà créés.

Pendant les persécutions, la femme et l'enfant étaient morts aussi courageusement que le père, et cette communauté dans le martyre avait fait naître dans les esprits les premières idées de solidarité entre ceux que la religion avait unis.

Dans le peuple, comme chez les esclaves, l'inceste était la loi commune. Frères et sœurs, père et fille, mère et fils vivaient dans une promiscuité dégradante, et la malheureuse femme, livrée aux passions brutales de tous ceux qui l'entouraient, méprisée de tous, n'était plus qu'une machine servant à assouvir la sensualité de l'homme.

Pour faire sortir la femme de cet état d'abjection, l'Eglise s'éleva avec force contre ces honteuses promiscuités, les flétrit comme des crimes, et pour en montrer toute l'horreur elle proscrivit comme infâmes les unions même légitimes entre parents jusqu'au 4^e degré.

Et en agissant ainsi, l'Eglise, non seulement relevait la dignité de la femme et la délivrait de la bestialité de l'homme, mais encore elle travaillait pour l'avenir dans l'intérêt familial, dans l'intérêt social et dans l'intérêt même de la race humaine qui ne pouvait que dégénérer par les unions incestueuses.

L'Eglise eût de longues luttes à soutenir pour faire prévaloir ces idées parmi les barbares chez lesquels l'inceste était regardé comme absolument naturel. Elle en sortit victorieuse, et les législateurs adoptèrent plus tard ses sages prescriptions.

Cette grande révolution que le christianisme opérait dans la famille, au point de vue moral et religieux, allait s'opérer aussi au point de vue social ; la législation romaine sera amenée peu à peu, sous cette influence bienfaisante de l'idée religieuse, à adoucir, au point de vue du droit, la condition des femmes dans le mariage.

Quelques ascètes et quelques Pères de l'Eglise à l'esprit étroit n'avaient pas compris le rôle que le christianisme allait donner à la femme. Imbus des idées du temps, voulant réagir contre la dissolution des mœurs par une sévérité extrême et s'appuyant sur les récits bibliques, ils voyaient en elle la cause de la chute, l'artisan de tous les malheurs. La femme était un envoyé de Satan, qu'il fallait fuir ; le mariage était un mal nécessaire pour avoir une postérité, mais qu'on devait éviter. Le célibat était préférable. Jésus n'avait pas ainsi tranché la question, et à ses disciples qui lui disaient un jour qu'il vaut mieux ne pas se marier, il avait répondu : « Les hommes ne sont pas tous capables de tenir ce langage, mais seulement ceux à qui cela est donné » (Mathieu, XIX, § 20). La majorité, du reste, n'était pas de l'avis de ces hommes austères. Le célibat, nécessaire peut-être à certaines natures

contemplatives et exaltées, demeura l'exception. Pendant longtemps les prêtres et les évêques furent mariés. Des décisions de Rome et des conciles, pour obliger les clercs au célibat, rencontrèrent toujours de grandes résistances et ce ne fut qu'à partir du concile de Trente (1545) que le mariage fut interdit sous des peines sévères à tous les membres du clergé.

Les rêveries de quelques Pères de l'Eglise sur le célibat et sur l'indignité de la femme, n'eurent aucune influence sur la marche de l'idée générale, et les paroles du Christ qui avait sanctifié le mariage et relevé la condition de l'épouse et de la mère, continuèrent à les soutenir et à assurer le développement de leur situation morale dont ne s'étaient occupés ni les anciennes religions, ni la spéculation des philosophes.

En faisant de la femme l'égale de l'homme, le christianisme lui donnait les mêmes droits sur les enfants. En la délivrant de la claustration, dont elle était victime, il lui permettait de participer à la vie sociale, de développer son intelligence et de se préparer ainsi à son rôle d'éducatrice de l'enfant. Dans la société païenne, la femme laissée dans l'ignorance la plus complète à tous les points de vue, ne pouvait rien lui apprendre. Il restait dans le gynécée jusqu'à l'âge de 10 à 12 ans, et lorsqu'il en sortait, ni son intelligence ni son cœur n'avaient pu se développer. Tout jeune, il avait déjà assisté aux tragédies du cirque ; il avait vu sa mère torturer ses esclaves ; il avait vu son père faire peser sur tous, esclaves, concubines ou femme légitime, un despotisme sans pitié : aucun sentiment élevé n'avait pu naître en lui.

La femme chrétienne allait lui apprendre des choses toutes nouvelles : le respect du foyer et de la foi jurée ; l'amour du prochain ; la pitié pour les faibles et les malheureux ; elle allait lui dire que tous les hommes sont frères et qu'ils sont égaux devant le créateur, dont la justice récompense les bons et punit les méchants. Et ces pensées de justice et d'humanité, que la mère trouvait dans l'Evangile, s'imprimaient dans le cerveau de l'enfant, et le préparaient à conduire plus tard sa vie suivant les principes de la morale, de cette morale éternelle que les philosophes avaient jusqu'alors vainement essayé de faire comprendre aux peuples.

Sans doute, dans cette société primitive, et pendant des siècles encore, les fils des chrétiens ne conformeront pas tous leurs actes aux leçons qu'ils auront reçues dans leur jeunesse. La semence ne tombera pas toujours sur de bons terrains. L'évolution sera bien lente ; elle sera à peine aperçue par les générations passées, et ce n'est qu'aujourd'hui que nous commençons à constater ses progrès. Et nous reconnaissons que c'est la femme qui, au début, les a fait naître. Plus tard, pendant le moyen âge, le culte de la Vierge tenant dans ses bras l'Enfant Dieu, mettra une nouvelle auréole au front de la mère qui continuera sa mission si importante, quoique obscure et trop souvent méconnue, dans la marche de la civilisation.

Qu'est-ce que la civilisation ? Quelles sont les causes qui l'ont amenée ? Des auteurs éminents ont écrit de savants ouvrages sur cette question si complexe ; mais ils n'ont pu se mettre d'accord. Sans examiner les théories diverses qui ont été données, sans entrer dans ces discussions pleines d'obscurités, on peut dire qu'un peuple est civilisé lorsque la plus grande somme de moralité, de justice, d'instruction et de bien-être est répandue dans la masse, et que la majorité a une conscience plus ou moins nette du rôle que chacun est appelé à jouer ici-bas. Quant aux causes de la civilisation, elles sont dûes, d'après certains philosophes, à des conditions géographiques, au sol, au climat, au genre de nourriture, suivant d'autres à l'aptitude de la race ou aux influences religieuses.

En tenant compte, dans une certaine mesure, des raisons qui ont été présentées, il est bon d'envisager aussi cette question au point de vue de la doctrine spiritualiste, et d'examiner si cette doctrine n'apporterait pas un peu de clarté dans la discussion.

On a défini l'humanité, l'ensemble des hommes qui habitent ou qui ont habité la terre depuis les temps les plus reculés. Mais, à part le souvenir que certains d'entr'eux ont pu laisser dans les mémoires pour une cause quelconque, tous les autres, tous ceux que nous appelons *les morts*, sont bien vite oubliés.

Relégués par les religions dans des Paradis ou dans des Enfers imaginaires, ou, — suivant certains philosophes, — ayant rendu à la nature tous les éléments dont ils étaient formés, ils n'existent plus pour nous. C'est là une grande erreur que le spiritualisme est précisément appelé à faire disparaître.

L'humanité terrestre, — je ne parle pas des autres que nous ne connaissons pas, — se compose non seulement des hommes au milieu desquels nous vivons, mais encore de tous ceux qui ont existé avant nous, et au milieu desquels nous vivons également sans nous en apercevoir. Il existe entre ces deux parties de l'humanité un échange incessant qui se produit par la naissance et par la mort. Les uns passent dans le plan invisible que nous appelons *plan astral* : les autres quittent ce plan astral pour venir sur le plan terrestre.

Par suite d'une loi qui nous est inconnue, comme la plupart des lois de la nature, l'être humain doit entrer dans la matière pour pouvoir progresser. Pendant ses incarnations successives, il acquiert toujours quelque chose. Le peu qu'il a appris n'est jamais perdu ; et il retrouve plus tard, plus ou moins voilées ou plus ou moins brillantes, suivant les conditions dans lesquelles il est placé, toutes les qualités intellectuelles ou morales qu'il a amassées dans ses précédentes existences.

Plus nombreuses auront été les vies passées, plus importante sera la

somme des connaissances qu'il aura acquises, s'il n'a pas perdu son temps.

On peut comparer cette évolution à celle qui se produit dans une réunion d'enfants commençant dans les basses classes à s'initier au savoir humain. Ils passent successivement d'une classe à une autre, augmentant chaque année leur petit bagage, et après 9 ou 10 années de travail, ils arrivent à la classe la plus élevée. Là on constate que le niveau général intellectuel a grandi. Mais certains élèves ont beaucoup appris ; — d'autres moins ; — d'autres enfin sont restés très médiocres. Il en est de même dans les existences successives. Les uns travaillent et profitent des expériences de la vie ; les autres sont passés indifférents à côté d'elles. Mais le progrès général n'en a pas moins marché, poussé en avant par les bons, par ceux qui ont développé leur intelligence et acquis de l'instruction ; à chaque nouvelle existence ils retrouvent les idées qu'ils ont semées, et ils en sèment d'autres ; — les retardataires profitent des leçons de leurs aînés et, ainsi, le progrès individuel amène le progrès général.

Sans la réincarnation qui explique toutes les inégalités intellectuelles et morales qui nous étonnent si fort sur cette terre, il est impossible de se rendre compte de la marche du Progrès.

Après cette digression qui m'a paru nécessaire, je reviens au rôle de la femme dans la marche de la civilisation.

Suivant leur degré d'avancement, leurs affinités, les qualités qui se sont développées en elles pendant leurs vies antérieures, les individualités s'incarnent soit dans le corps d'un homme, soit dans celui d'une femme, et toutes sont appelées à se prêter un mutuel appui dans le grand travail de l'évolution humaine.

Par suite de son organisation physique, l'homme a pour lui la force matérielle, la vigueur, la résistance, la santé et la force morale qui est en général la conséquence de ces qualités physiques : d'où son aptitude plus grande pour s'occuper, non seulement des rudes labeurs manuels, mais aussi des affaires publiques, des sciences, des arts et de tous les travaux qui peuvent faire avancer l'humanité au point de vue intellectuel.

La lutte est la loi de notre destinée ; pour lutter, il faut agir : et pour agir il faut avoir la force physique et la force morale qui ne peuvent exister que dans un corps puissamment organisé.

La femme, au contraire, a un organisme délicat, faible, plus sujet que celui de l'homme aux maladies ; et la nature, en lui confiant le soin de la reproduction de l'être, lui indique, par toutes les douleurs et par toutes les joies dont elle l'entoure, la grandeur de son devoir.

Mais cette faiblesse de la femme, — conséquence de la loi qui régit le règne animal, — fait naître et développe en elle les plus grandes vertus de l'être humain : la douceur, la bonté, la résignation, le dévouement, la compassion

pour toutes les tristesses et pour tous les malheurs, et par-dessus tout, l'amour.

Ces grandes qualités affectives de la femme qui remplissent sa vie et qu'elle répand sans cesse tout autour d'elle, ces qualités manquent en général à l'homme ; et s'il les a possédées dans d'autres existences, la lutte pour la vie les lui fait trop souvent oublier ; mais sa compagne est près de lui pour les lui rappeler, et les exemples qu'elle lui donne réveillent dans son cœur les sentiments de douceur qui atténueront peu à peu sa sauvagerie et sa brutalité.

L'homme doit faire marcher le progrès au point de vue intellectuel, la femme au point de vue moral. Le rôle de chacun est parfaitement déterminé, et c'est folie que de vouloir le changer. Mais l'action de ces deux forces est indispensable pour l'évolution : pendant que l'homme brasse la matière, la femme fait naître l'idéal ; et suivant l'expression de Goethe, c'est l'éternel féminin qui nous entraîne vers le ciel.

Enfin la mission la plus grande de la femme, c'est de former le cœur et l'intelligence de l'homme, de créer l'humanité de l'avenir en donnant à l'enfant les premiers principes moraux qui resteront toujours gravés dans son esprit en caractères indélébiles. — La femme, éducatrice de l'enfant, devient l'éducatrice de l'humanité. — Libre de développer par l'amour maternel toutes les qualités affectives de son âme, elle pourra faire pénétrer dans les esprits toutes ses vertus qui, jointes à celles de l'homme, formeront plus tard un être parfait.

Les civilisations anciennes, — civilisations bien relatives qui nous montrent quelques privilégiés dominant par la terreur tout un monde d'esclaves, — ces civilisations n'avaient eu aucune idée du rôle de la femme et de la mère ; elles considéraient la femme comme un être inférieur, absolument incapable d'avoir la moindre influence ni sur l'homme ni sur l'enfant, et elles immobilisaient, dans la paresse et dans la luxure, la moitié du genre humain. Une force vive des plus considérables était ainsi annihilée et le progrès, privé de l'un des facteurs qui lui sont indispensables, ne pouvait s'effectuer.

Les Républiques de l'antiquité comme les Empires, comme les théocraties de l'Inde et de l'Égypte, ne vécurent que par la force et la force les fit disparaître.

Les monuments gigantesques qu'ils nous ont laissés et qui ont coûté la vie à des millions et des millions d'hommes nous montrent une civilisation, peut-être avancée au point de vue matériel, mais très arriérée au point de vue moral. Toutes les forces de la nature, toutes les forces de l'homme avaient été divinisées ; aucune des vertus qui font la vraie femme n'avait trouvé place dans les Panthéons. Nulle part dans l'art grec on ne retrouve une représentation de la mère et de l'enfant, et c'est Vénus, la déesse de la

volupté, qui éveille surtout le génie des statuaires. L'art chrétien, au contraire, divinisera ces deux êtres faits de faiblesse et d'amour, et les imposera au respect et à la vénération des générations futures.

En délivrant la femme et en instituant la monogamie, le christianisme a fait entrer l'élément féminin dans l'évolution ; et, en créant cette trinité humaine, le Père, la Mère et l'Enfant, il a préparé la route au véritable progrès. Au lieu d'être l'esclave, la femme sera l'épouse, la mère, la fille, la sœur : la régénération de l'homme moral et par suite l'amélioration de l'état social s'accomplira par elle. L'évolution sera lente ; chacun de ses pas se marquera par des siècles : mais aujourd'hui elle est pour nous indéniable, parce que nous pouvons constater qu'au milieu de toutes les calamités, de tous les crimes, de toutes les horreurs qui sont le lot fatal des humanités naissantes, la femme n'a pas cessé de répandre autour d'elle les principes moraux de l'Evangile et d'enseigner à l'homme la douceur, la bonté et le pardon.

Le christianisme a opéré ce miracle de réunir les deux parties de l'humanité que l'égoïsme de l'homme avait séparées. Le spiritualisme moderne complètera son œuvre en montrant que l'homme et la femme sont des êtres absolument semblables, appelés aux mêmes destinées, qui sont venus sur cette terre pour progresser en acquérant les qualités qui leur manquent ; et ils ne peuvent progresser qu'en s'aidant mutuellement, et en s'appuyant l'un sur l'autre pour créer la famille et pour élever l'enfant, le père lui donnant les qualités viriles, et la mère semant dans son cœur les qualités affectives.

Progresser en faisant progresser : tel est le rôle principal de l'homme et de la femme sur la terre. Et quand ce rôle sera bien compris par tous, l'humanité, dont les progrès ont été jusqu'à ce jour si lents et si laborieux, marchera alors à grand pas dans la voie de l'évolution.

Certains philosophes, dont les enseignements sont acceptés par un trop grand nombre d'esprits, n'ont pas hésité à dire que le christianisme n'avait rien fait pour la civilisation, et que la morale du Christ était une morale d'esclaves indigne d'être suivie par un homme véritablement digne de ce nom.

Ces mêmes philosophes, et parmi eux les plus renommés, comme Nietzsche et Schopenhauer, raillent le mariage, prônent la polygamie, traitent la femme avec le plus profond dédain, et ne lui reconnaissent d'autre rôle que celui de reproductrice que lui avait assigné l'antiquité.

Schopenhauer appelle le mariage « un piège que la civilisation nous tend », et conseille à l'homme de se contenter d'assurer autant que possible le sort de ses maîtresses et de ses enfants. Inutile, dit-il, de discuter sur la polygamie, elle existe partout ; il suffit de la réglementer.

Pour Nietzsche, l'inégalité des sexes est un mal nécessaire : la femme est faite pour aimer et pour obéir, l'homme pour dominer et pour protéger.

L'homme doit être élevé pour la guerre, dit Zarathoustra, et la femme pour le délasement du guerrier : tout le reste est folie.

A côté de ces retardataires qui n'ont pas de la femme une autre conception que celle qu'avaient les Grecs et les Romains, il faut placer les idéologues contemporains qui, sous prétexte de délivrer la femme d'un joug imaginaire, veulent en faire un être à part, et la poussent, par des raisonnements spécieux, à s'affranchir complètement de la morale et des croyances vulgaires.

Ibsen, — que le snobisme français a tant admiré il y a quelques années, — peut être considéré comme un des chefs de cette école.

Pour ces novateurs, l'union libre doit être la base des sociétés futures. La femme, égale de l'homme sous tous les rapports, doit pouvoir vivre sans lui, et ne doit pas hésiter à s'en séparer lorsque son intérêt le demande. L'homme est un concurrent et un ennemi contre lequel il faut lutter pour l'existence. Avant d'être épouses et mères, disent les héroïnes d'Ibsen, nous sommes des êtres humains ; et en cette qualité, avant d'avoir des devoirs envers les autres, nous en avons envers nous-mêmes, et ce sont ceux-là que nous devons d'abord accomplir. Dans *Maison de Poupée*, Nora qui a cessé, on ne sait pourquoi, d'aimer son mari et ses enfants, les abandonne en disant : « J'en ai assez de vivre pour les autres ; je veux vivre pour moi. »

Vivre pour soi ; abandonner toute idée de famille, d'altruisme et de dévouement ; considérer la femme comme une esclave ou comme une ennemie qui sera forcément écrasée dans la lutte ; voilà, sur cette question particulière, le dernier mot de la philosophie matérialiste et pessimiste qui, si elle se répandait, nous ferait infailliblement-retourner à la barbarie.

Ceci n'a rien d'exagéré — le grand philosophe Fourier, — dont certaines conceptions peuvent nous étonner, mais qui a peut-être entrevu les conditions dans lesquelles vivront les sociétés de l'avenir, — a écrit :

« La monogamie est le fait capital qui donne naissance à la civilisation : si les barbares adoptaient le mariage exclusif, ils deviendraient en même temps civilisés : et si nous revenions à la polygamie, nous redeviendrions barbares par cette seule innovation. »

Dans tous les pays où le christianisme n'a pas pénétré et où la femme est encore esclave, les peuples sont restés fourbes, égoïstes, cruels, n'ayant aucune notion des droits et des devoirs de chacun.

Sans parler des immenses peuplades de l'Afrique, de l'Océanie et d'une grande partie de l'Amérique du Sud qui sont encore à l'état barbare, les 850 millions d'Asiatiques, — plus de la moitié de la population du globe — qui ont sur la femme les mêmes conceptions que les hommes de l'antiquité, — sont restés stationnaires et ne font aucun progrès, malgré le léger vernis de civilisation que paraissent avoir certains d'entr'eux. Les conditions géogra-

phiques, l'influence du sol ou du climat, l'aptitude plus ou moins grande de la race, toutes les raisons données pour motiver le progrès, sont insuffisantes pour expliquer cet état d'infériorité. Le mahométisme et le bouddhisme, malgré les principes moraux qu'ils renferment, n'ont pu rien faire pour l'évolution, parce que les fondateurs de ces deux grandes religions n'ont pas compris le rôle que l'être humain était appelé à jouer sur la terre.

Un grand auteur anglais, Rudyard Kipling, dans une de ses études sur l'Inde, écrit ce qui suit :

« L'enchevêtrement de maux dont on souffre ici a, pour principale cause, « le traitement dénaturé qu'on fait subir aux femmes. Tant que l'on main-
« tiendra la coutume du mariage des enfants, tant qu'on interdira les se-
« condes noces aux veuves, et qu'on fera subir aux femmes une réclusion
« quasi pénitentiaire, en les privant de toute éducation et des égards dûs à
« une créature raisonnable, il est impossible que l'Inde fasse des progrès.
« La moitié de la société indoue est dans une sorte de léthargie morale et
« c'est justement celle dont on pourrait attendre un élan vers le bien. C'est là
« et non pas dans la situation politique que gît le mal. Les racines mêmes de
« la vie morale sont pourries. »

Cet arrêt dans le progrès que Kipling constate dans l'Inde, nous pouvons le constater chez tous les peuples où cette force civilisatrice que représente la femme a été méconnue.

La femme ne doit être ni l'esclave ni l'ennemie de l'homme : elle doit être son associée de tous les instants dans cette grande œuvre qui constitue la formation et le développement de la famille.

En instituant le mariage exclusif et en condamnant la polygamie, les grands Esprits fondateurs du christianisme savaient que l'union de ces deux êtres apportant sur la terre des qualités diverses, destinées plus tard à s'harmoniser, pouvait seule amener leur perfection mutuelle, et par suite celle des êtres qui devaient naître d'eux.

Le spiritualisme moderne, en reprenant l'idée chrétienne, en l'élargissant, en expliquant sa grandeur, fera comprendre à tous le véritable rôle de l'être humain, de l'homme et de la femme, étroitement unis pour progresser l'un par l'autre et pour pousser vers le progrès les générations de l'avenir.

(A suivre.)

SENEX.

Note de la Rédaction. — Vu l'abondance des matières et le triage des articles de juillet étant déjà fait, la réponse du professeur Moutonmier à M. Gaston Méry et ses conclusions paraîtront dans la revue d'août.

SÉANCES D'EXPÉRIMENTATION

AVEC LE MÉDIUM BAILEY

à la Société psychique de Milan

(Extrait de la Revue « Luce e Ombra »)
(de Milan)

Criterium et Méthode.

La société des Etudes psychiques de Milan vient de terminer ses expériences avec le médium Bailey, expériences qui ont soulevé, avant et pendant leur exécution, un bien vif intérêt parmi tous les savants qui se livrent à ce genre d'études.

Bailey est arrivé à Milan avec une réputation extraordinaire ; et le genre de phénomènes attribués à sa médiumnité et certifiés par un grand nombre de personnes distinguées et instruites, nous avait rendus perplexes et avait éveillé nos doutes. Toutefois, tenant compte du changement de milieu et du peu de temps consacré aux recherches, on peut dire que leur réalité et leur caractère distinctif ne furent pas démentis par nos expériences.

Il serait à désirer, pour la valeur scientifique des recherches, qu'un contrôle plus immédiat fût fait ; car, tous les expérimentateurs les plus sérieux se sont constamment plaints de l'impossibilité d'imposer des conditions à ces phénomènes ; néanmoins, force a été de reconnaître qu'il serait absurde de prétendre imposer des conditions à des phénomènes dont on ne connaît ni la nature, ni les lois. Tout le monde sait à quelles observations minutieuses et patientes on doit la plupart des découvertes, et que l'habileté du chercheur ne consiste pas à adopter un système préconçu, mais à appliquer le meilleur, résultant de l'expérience, étant donné le genre de phénomènes qu'on veut étudier.

Le Comité avait décidé de procéder avec méthode et de diviser ses travaux en trois parties :

1° Les expériences laissées aux soins des membres du Comité pour l'organisation d'un milieu stable et pour permettre de se former une opinion juste de la potentialité du médium ;

2° Procéder ensuite à l'invitation des personnes de distinction et de la presse ;

3° En dernier lieu, admission, après y avoir dûment contribué, sur la présentation des sociétaires, des personnes instruites qui en feront la demande.

Le comité croyait qu'il lui faudrait au moins trois mois et que cet espace de temps serait encore insuffisant pour l'exécution de ce programme, sachant que le médium ne pourrait donner que deux séances par semaine.

La société des Etudes psychiques de Milan, dans ses expériences antérieures, avait adopté un mode de contrôle des plus sévères au moyen de cordes, qui était le résultat d'une longue expérience. Toutefois, on s'aperçut dès la première séance avec le médium Bailey que cette méthode ne pourrait pas servir, sa médiumnité se présentant avec un caractère totalement différent de celle des autres médiums soumis aux expériences de la société. Les personnalités qui se manifestèrent avec lui — et qui étaient nombreuses dans chaque séance — affectèrent des caractères divers qui nécessitaient la liberté des mouvements : tels que celui de l'orateur sacré gesticulant du haut de la tribune, des fakirs de l'Inde qui ont besoin, pour faire leurs tours, d'une table et d'un éventail, des bandits qui simulent des assauts et des combats dans une mimique et un langage absolument caractéristiques. Notons encore les apports, qui étaient souvent des choses fragiles — des oiseaux, des œufs, des petites tables d'argile — qui demandent le libre exercice des mains du médium et qui, par conséquent, obligeaient à procurer par une autre méthode ; or, dans les trois premières séances où le contrôle des mains était seul possible, le comité n'obtint qu'une valeur relative.

A la quatrième séance, Bailey déclara ne pouvoir séjourner plus de deux mois, y compris les jours de repos que le Comité avait cru convenable de lui accorder après tant de voyages. Il en résulta que le travail avait dû être accéléré et l'ordre interverti ; d'autant plus qu'après les premières séances, les personnalités qui se manifestèrent par l'intermédiaire du médium réclamaient avec instance, un plus grand nombre d'assistants et l'admission des dames comme élément nécessaire à la bonne formation du milieu fluidique. Cette dernière concession ne fut faite que tardivement et à contre-cœur ; uniquement à titre d'expérience et sans l'adhésion des statuts de la société ; le médium demande aussi instamment de la musique instrumentale et vocale pour donner aux pensées une direction harmonieuse ; mais il ne fut pas donné suite à cette requête.

A la quatrième séance, le Comité ayant trouvé la meilleure méthode de contrôle, compatible avec les exigences, procéda à l'invitation des personnes et le cercle, qui fut composé de toutes personnes étrangères l'une à l'autre, fut renouvelé en partie à chaque séance, ce qui augmenta les difficultés ; et étant donné l'attente, les phénomènes semblèrent diminuer d'intensité.

Ci-dessous les noms des membres du Comité :

Baccigaluppi (Angelo), négociant.

Bioschi (Achille), industriel.

Clericetti (Emilio), médecin.

Cipriano (Oveste), publiciste.

Ferraro (Francesco), médecin.

Marzorati (Angelo), publiciste.

Odorico Odorico, ingénieur.

Redaella (Giacomo), homme de loi, secrétaire des séances.

Griffini (Eugène), docteur en droit et en langues orientales.

PHENOMENES OBTENUS EN DEHORS DES SEANCES

Nous rendons compte ici, à titre de chronique, de deux phénomènes obtenus en dehors des séances, sans prétention aucune d'y attribuer une valeur plus grande que celle résultant du témoignage personnel et de l'objet en vue. Nous devons faire observer que d'autres phénomènes semblables eurent lieu dans des conditions analogues, dans le cabinet du docteur Cartie à Sidney et dans le bureau de M. Smith à Melbourne.

Le 5 mars, vers les huit heures du soir, tandis que les soussignés se trouvaient réunis à table après avoir dîné, et que le médium lisait un journal, à la lumière du gaz, une espèce de pierre vint tomber avec violence sur la table. L'ayant examinée, on constata que c'était une tablette de craie couverte d'une ferme couche de sable, résistante, de l'épaisseur d'environ un demi centimètre et qu'on était obligé de détacher avec une pointe en bois et une brosse dure. La tablette tomba devant le médium, au-delà du journal qu'il était en train de lire, et en tombant elle renversa un verre.

Les soussignés, témoins du fait, assurent que le phénomène n'a pu se produire par l'action directe du médium qui au moment même pâlit et montra des signes de transe, sans pourtant en être atteint.

En reproduisant la photographie de la tablette en grandeur naturelle, nous donnons aussi les côtés qui sont couverts de signes.

Docteur FRANCESCO FERRARI.

ANGELO MARZORATI.

ANTONIO PIRLA.

Le 21 avril, vers huit heures du matin, je me trouvais dans mon bureau debout devant une fenêtre fermée et M. Bailey était avec moi. Il était à ma droite à un mètre environ et je pouvais donc le surveiller parfaitement sans que le moindre de ses mouvements pût m'échapper.

Tout à coup, et sans cause visible, à la claire lumière du jour, vint tomber entre moi et une armoire placée près de la fenêtre, dans un espace d'environ 15 centimètres, un objet qui me semblait tout d'abord être un vésicatoire et qui, après examen, était du parchemin plié en quatre, ayant l'évidence d'une grande et réelle antiquité.

J'eus comme la sensation d'une chose qui se passait en moi à la hauteur de la poitrine, quoique l'objet en tombant fit supposer qu'il venait de ma gauche, c'est-à-dire du côté opposé à celui du médium. Le parchemin, plié en quatre parties, dans sa longueur était comme collé naturellement avec du sable

rouge et de la colle, qui semblaient s'être infiltrés dans les plis intérieurs et indiquaient qu'il était dans cet état depuis déjà très longtemps. Le parchemin ne fut pas déplié, parce qu'il fallait user de précautions toutes spéciales ; et l'ouverture en sera faite en présence d'une personne capable d'en établir l'authenticité. Nous le reproduirons dans notre prochain numéro en faisant connaître, comme l'affirme l'entité qui parle par l'intermédiaire du médium, l'intérieur qui contient réellement des symboles et des caractères hiéroglyphiques. Mais comme il est plié à présent il mesure 22 x 8 cm. et ressemble à de la peau de chèvre.

ANGELO MARZOVATI.

LA SALLE DES SEANCES

La salle est rectangulaire, ayant 5 m. 40 de long sur 3 m. 55 de large et 3 m. 65 de haut ; au fond une fenêtre complètement murée, sans montants ni châssis ; dans la partie creuse, la chaise du médium, en bois courbe, comme les chaises faites à claire-voie avec des branches d'arbre ; en avant une petite table très simple à trois pieds qui s'entrecroisent avec un tapis rond d'un diamètre de 0 m. 60.

Aux trois-quarts de la chambre un filet, en forme de rideau qu'on pouvait faire monter et descendre. Dans cette dernière position il allait du plafond au plancher et d'un mur à l'autre ; de cette manière le médium reste complètement isolé des assistants. Les mailles du filet ont 2.60 centimètres de diamètre.

Le chambre n'a qu'une porte s'ouvrant latéralement à l'extrémité du mur le plus long, à peu près au milieu du mur, à gauche de l'entrée ; une armoire dans le mur avec des montants simulant une porte sert de dépôt ou refuge pour ce qui pourrait arriver pendant la séance. Au haut du plafond sont suspendus deux lampadaires électriques dont l'un d'eux est au-delà du filet, dans l'emplacement réservé aux assistants ; l'autre est en deçà dans la partie destinée au médium. La première consiste en une lampe qui projette une lumière rouge-clair et deux jets à lumière blanche ; le second a un jet rouge foncé et une autre lampe blanche dépolie. Les robinets d'extinction se trouvent tous réunis près de l'armoire et un appareil chargé sert, selon les besoins, au fonctionnement de tous.

Chaque lampe fonctionne indépendamment des autres ; ainsi on peut obtenir tous les degrés de lumière. En face du médium, à la distance d'un mètre environ du filet, sont placés quatre rangs de chaises destinées aux assistants ; derrière celles-ci dans l'angle de gauche, à la hauteur d'environ un mètre du parquet, est placé un ventilateur, pour le cas où la chaleur de l'atmosphère serait trop forte, dans les moments de repos.

L'HABILLEMENT DU MEDIUM

A la troisième séance on couvrit le médium d'un sac, et on fit de même pour toutes les séances suivantes moins une, et les trois dernières où il n'y eut pas de phénomènes, comme vous le saviez déjà.

Avant de faire la visite de la chambre on procéda à celle du médium ; on lui enleva sa jaquette et on la mit en lieu sûr, avec tout ce qui pouvait se trouver dans les poches.

La visite du corps fut également faite avec minutie et surtout partout où le médium aurait pu dissimuler quelque objet. A cet effet, le médium lui-même se leva, remit ses souliers et insista pour que la visite fût régulière.

Le sac est à manches et de satin noir très léger ; il se ferme parfaitement au col et aux poignets à l'aide de cordonnet passé dans une gaine, et les trois cordonnets sont noués et plombés au sceau de la Société.

Ayant baissé et assujetti le filet aux murs et au plancher on commença la séance.

Dans le prochain numéro nous publierons les procès-verbaux que les membres du Comité jugeront à propos de dresser.

(A suivre.)

A. MARZORATI (Publiciste).

Traduit par le professeur C. MOUTONNIER.

VIEILLES NOTES

(Suite et fin)

XXV

La douloureuse nouvelle de la mort de Jacques me laissa plusieurs jours le cœur meurtri et je passai une quinzaine dans la solitude et le deuil, aimant à plonger mon esprit dans un passé que nous avons vécu ensemble... Tant de souvenirs joyeux s'exhalaient de ce lointain envolé que des sourires et des larmes se succédaient sur mon visage... C'est la vie, hélas ! chacun tombe à son tour. Mais le sien était arrivé trop tôt !

Je résolus d'écrire à Mme Berthon, non pour lui apprendre la fin cruelle de son ami ; je savais par la lettre du lieutenant Bonin qu'il lui avait adressé les dernières pages écrites au jour le jour par Jacques, feuilles qu'il avait pu signer avant d'y joindre son ultime soupir. Je savais également que ce bon camarade s'était chargé du soin fraternel de glisser dans la même enveloppe le récit de la fin héroïque de son capitaine. Enfin je n'ignorais pas que Bonin, suivant sa promesse faite à l'instant suprême et

le commandant Lepage, lui aussi, avaient écrit à Mme Sagrin pour atténuer autant que possible le coup que lui dut porter la mort de son fils bien aimé.

Mon intention était de demander à notre charmante passagère de l'*Equateur* si elle désirait que je lui fisse parvenir les seize lettres que Sagrin avait conservées pour les relire souvent, j'en étais bien certain, en ses heures d'isolement et de tristesse.

Je lui parlai longuement de celui que nous regrettions tous les deux. Je trouvai pour faire revivre autant que possible son cher souvenir, des termes qu'un ami peut seul exprimer et j'y mêlai, il m'en souvient, quelques anecdotes de sa vie pour lui démontrer combien Jacques était simple, bon et brave.

Deux mois se passèrent et un jour je reçus la lettre suivante :

Montevideo, 2 février 1881,

Cher capitaine,

Je n'avais pas besoin de la longue et affectueuse lettre que vous m'avez fait parvenir pour connaître le degré d'amitié qui vous liait à celui qui fut le si aimable compagnon d'un voyage dont le souvenir restera présent à ma mémoire tant qu'il me sera donné de conserver un esprit sain, une mémoire lucide. C'est vous dire que jamais je n'oublierai celui qui, depuis l'instant où il me tendit la main pour monter sur le navire qui m'éloignait de ma patrie, depuis le jour inoubliable où, près de lui, je courus un danger qui nous a unis pour toute une vie, n'a cessé de me donner la preuve d'un attachement sans bornes. J'ai, depuis près de quatre années, connu sa vie presque jour par jour, au Sénégal, en France et en Cochinchine. Il a exhalé son dernier soupir en me donnant encore une preuve de sa tendresse fraternelle... Pourrais-je oublier un tel ami ?

Ses idées philosophiques ont fait de moi une autre femme et j'ai peu à peu et sans peine, admis ses convictions et, cher capitaine et ami, car je puis vous donner ce doux nom, si vous relisez mes lettres, lesquelles je vous supplie de ne pas replacer sous mes yeux (conservez-les, ou mieux, brûlez-les), vous verrez quelle foi je possède en la réincarnation. C'est désormais plus qu'une conviction pour moi, c'est une consolation. Le rêve que je vous ai conté à bord, l'illusion éprouvée par Jacques et par moi depuis l'entrée du Tage jusqu'à Lisbonne, notre certitude commune d'avoir tous les deux vu ces lieux dans une vie antérieure, et la révélation que nous aurions pu être frère et sœur à Lisbonne sans doute ; cette courte entrevue de nos deux âmes en cette existence actuelle, tout cela ne tend-il pas à me démontrer que votre frère d'armes ne fut point pour moi l'égal des autres hommes.

Mon cher et bon mari a appris sa mort avec peine et en voyant les pleurs

que je n'aurais ni su ni voulu lui cacher, il mêla une larme aux miennes... Par là, vous jugerez la noblesse de son cœur.

Cher capitaine, vous avez été tellement lié au souvenir de Jacques que souvent, en songeant à lui je verrai se dresser votre image si franche et si gaie à côté de la sienne. Je veux donc vous demander comme un service de me donner quelquefois de vos nouvelles... Un peu d'égoïsme de ma part ne perce-t-il pas à vos yeux dans cette demande si indiscrete ? Vous me parlerez de lui encore, et mon exil sera moins triste.

Adieu, cher capitaine, merci encore de vos pages si amicalement consolantes et croyez à l'expression de ma vive sympathie.

THÉRÈSE BERTHON.

Je répondis à cette lettre en parlant encore longuement du cher disparu dont l'ombre ne m'apparut jamais et dont je n'ai jamais reçu la moindre communication... Serait-il dans un monde supérieur où l'on ne communique plus avec la terre ? Mme Berthon m'écrivit une fois ou deux par an, me mettant amicalement au courant de sa vie. Ayant pris l'habitude de faire la correspondance en espagnol pour les affaires de son mari, elle émaillait ses charmantes lettres de mots, puis de phrases en la langue de Cervantes, ce qui m'obligea à faire l'achat d'un dictionnaire et d'une grammaire espagnols et je lui dus le peu que j'ai acquis en ce gracieux idiôme. J'appris successivement que son mari avait quitté Montevideo pour Buenos-Ayres où il avait été placé à la tête d'une importante industrie et que la fortune avait fini par récompenser d'un sourire un caractère que l'adversité n'avait point abattu.

Pendant ces événements, le temps qui ne replie jamais ses ailes volait sans s'arrêter ; ma vie, comme celle de Mme Berthon avait marché. Après trois ans passés aux Antilles et deux en France, j'étais parti pour l'île de la Réunion former le bataillon des volontaires créoles.

J'avais été promu officier supérieur. J'avais rencontré sur mon chemin une jeune et charmante créole qui avait bien voulu me promettre sa main mi-gnonne et se fiancer avant mon départ pour Madagascar où une année passée sous les ordres de l'amiral Miot pendant l'inutile et coûteuse campagne de 1883-86 nous permit de mesurer la solidité de notre affection.

Certes, durant mon séjour à Tamatave, à Vohemar, au rova d'Amboanio où je fus exilé six mois et à Majunga où je connus tant de nuits d'insomnie, veillant constamment l'arrivée d'une armée de Hovas fantôme, je ne m'amusa guère, et pourtant j'ai là sous les yeux quelques dessins et quelques couplets qui me rappellent deux ou trois jours moins tristes.

Le jour où j'eus mes vingt-cinq ans de services, ce jour heureux où dans la marine un officier a le droit de faire valoir ses droits à la retraite, j'étais à Amboanio, poste pris sur les Hovas, où je commandais une garnison composée

de deux compagnies d'infanterie de marine, d'une compagnie de volontaires de l'île de la Réunion et d'une autre de fusiliers marins qui servait aussi d'artilleurs pour les pièces placées sur nos joujoux de bastions. Ce jour heureux s'étant levé pour moi, je réunis tous les officiers, excellents camarades qui partageaient mon exil. Le Golleur, notre cher petit Docteur, était un de ceux-là. En tout nous étions douze.

Au dessert, lorsque les esprits si souvent moroses furent un peu égayés par une ou deux coupes de champagne je demandai à mon auditoire sympathique et mis au point, ainsi que dans le repas du « *P'tit ébénisse* », « la permission et la faveur » de dire quelques couplets de ma composition, et, un verre de champagne avalé comme précaution oratoire utile et nécessaire, je chantai sur un vieil air du Caveau, sept ou huit couplets dont je me permets de glisser trois ici, les moins mauvais :

Je vous réunis en ce jour,
Mes amis pour fêter ensemble,
Une date qu'à votre tour
Vous verrez aussi, ce me semble.
Cinq lustres! comme ils ont passé!
Je vous le dis sans artifices;
Tout vient à qui n'est pas pressé,
J'ai mes vingt-cinq ans de services!

Que de pays, durant ce temps,
J'ai vus sur la machine ronde,
Quand nous faisions, gais et contents,
En gais marsouins le tour du monde.
Sans rappeler mes faits guerriers
En doublant quelques précipices,
Je dormirai bien sans lauriers
Après vingt-cinq ans de services!

Enfin, je vous dois les aveux
De ma dernière folie :
Dans quelques semaines je veux
Prendre femme jeune et jolie.
Avec moi, demandez aux dieux,
A mon hymen d'être propices
Afin de faire de mon mieux
Encor vingt-cinq ans de services!

Grâce au vin mousseux ma muse borgne sembla présenter deux beaux yeux à mon auditoire et ces couplets dont je demande humblement pardon aux lecteurs de la Revue, obtinrent — le croiront-ils, les honneurs du « bis ». Le climat de Madagascar et le réveil de la bonne humeur en un jour heureux au milieu de tant d'autres si sombres en furent la seule cause admissible.

Enfin je pus quitter cette terre ingrate et m'embarquer pour l'île de mes désirs, mais comme Ulysse je devais errer sur les flots avant de revoir ma chère Ithaque où m'attendait une jeune fille jouant depuis un an le rôle anticipé de Pénélope.

Le *Tage* sur lequel je m'étais embarqué en dépit d'une sorcière de Majunga qui avait dit à un lieutenant de vaisseau et à moi la veille : « Ne mettez pas votre sac à bord de ce bateau-là, il ne verra pas Tamatave », fit naufrage dans les roches des îles Leuven situées sur la côte Est entre Diégo Suarès et Vohehar. Tous les passagers furent sauvés grâce à la présence du capitaine de frégate Huguet qui nous fit tous transporter sur l'îlot de Barracouta où nous dûmes passer quatre jours. Au bout de ce temps, avant que nous eussions été réduits à la dure nécessité de dévorer le novice comme dans la légende du Petit Navire, le lieutenant de vaisseau Bongrain avec le *Capricorne*, qui cherchait le *Tage* depuis deux longs jours, vint nous cueillir et nous conduire à Tamatave.

En l'absence de l'amiral Miot, monté à Tananarive avec M. Patrimonio pour signer avec la reine Ranavaloa le beau traité qu'il fallut déchirer à coups de canon, le bon commandant Dorlodot des Essarts me délivra un congé et me renvoya à la Réunion sur la *Romanche* commandée par un homme aussi charmant que spirituel, le lieutenant de vaisseau, Germinet, aujourd'hui amiral. C'est lui qui m'avait emporté de la Réunion. « C'est moi qui vous y ramènerai mon cher commandant », m'avait-il dit. Sa promesse était réalisée.

Les événements se succédèrent rapidement. Mon mariage eut lieu au Bois-Rouge au milieu d'une nombreuse assemblée d'amis et de parents. Ma jeune femme et moi, vîmes en cette année 1886 faire un beau voyage de six mois en France, en Angleterre et en Belgique. Décidé à me contenter de ce que j'avais amassé de lauriers et de souvenirs en vingt-six ans de services doublés de vingt-quatre campagnes, je fis valoir mes droits à la retraite et nous retournâmes vers la chère île lointaine dont je vous ai longuement parlé avec affection et où j'ai vécu six années dans le calme de la famille et de cette vie facile qu'on ne soupçonne point en France. Mais j'oublie que ce n'est pas mon histoire que je vous ai promise. Le temps marchait toujours rapide pour moi et pour celle à qui vous vous serez intéressés jusqu'à la dernière page qui va être la suivante.

Madame Berthon demeura toujours fidèle à l'amitié dont le doux héritage à moi légué par notre « frère Jacques » est demeuré sans prix à mes yeux et à mon cœur.

Je connus sa vie, ses joies, ses peines, je lui racontai mon existence, mes travaux et peu à peu dans notre correspondance le nom du disparu s'effaça, puis finit par disparaître un jour.

Il a fallu que je le fisse revivre dans ce roman (est-ce un roman ?), qu'il

m'a peut-être inspiré lui-même pour nous rappeler que vingt-quatre années ne passent point impunément sur une tombe sans qu'elle finisse par disparaître sous l'herbe haute de l'oubli.

En 1891 une seconde traversée nous ramena en France. Nous étant rendus à Bordeaux, je mis à exécution la promesse faite à l'exilée d'aller voir à Quinsac, au bord de la Garonne, sa chère sœur Héroïse qui fit à ma femme et à moi un accueil des plus affables... Souvenir triste, je n'y retrouvai plus leur vieille mère, que l'exil de sa bien-aimée Thérèse avait conduite depuis deux ans au tombeau.

Une lettre aimable de Mme Berthon nous paya depuis de ce qu'elle appela mon pèlerinage à son doux nid :

Où, pour nous faire bon accueil
Elle savait que dès le seuil
Fleurs, sourires et fleurs encore,
L'amitié ferait tout éclore.

En 1892, ma santé un peu affaiblie et l'éducation de notre fils Adrien nous décidèrent à venir nous établir définitivement en France et nous nous installâmes à Pau dont le climat si doux permit à mes deux chers créoles d'accepter une transition bienfaisante. J'y laissai notre vie passer et notre fils grandir.

Le jeudi 18 mai 1893 fut pour moi un jour heureux au milieu de mes heureux jours. Après dix-sept années j'eus la joie de revoir Mme Berthon... Était-ce moi qu'elle espérait bien revoir... J'ai su depuis que cette aimable femme eût répondu oui, tant les années et ma correspondance avaient aidé à me faire prendre insensiblement la place de Jacques. Ma femme à qui j'avais tout dit de Thérèse lui exprima une vive sympathie. Moi, je serrai bien fort les mains de celle qui était devenue pour moi une si tendre amie et si je ne la pressai point dans mes bras, c'est, je l'avoue, la présence de ma femme qui me retint.

A part sa belle chevelure toujours luxuriante que la neige de l'exil avait blanchie et un léger embonpoint, Thérèse était toujours belle.

Nous demeurâmes trois jours à Quinsac entre elle et sa sœur qui nous choyèrent et chaque soir ce fut Thérèse qui endormit Adrien alors âgé de 6 ans. J'ai là sous les yeux des photographies des deux sœurs et du joli bourg qu'elles habitent : quels bons souvenirs elles me rappellent.

Quelques mois après, Mme Berthon reprenait la route de Buenos-Ayres.

Que vous dire de plus pour achever cette histoire jusqu'au dernier feuillet ? S'il a pu avoir quelque attrait pour vous je regretterai moins qu'il ait été court.

Devenue veuve deux ans après, la pauvre Thérèse revint seule, hirondelle

blessée, au nid qu'elle n'eut jamais dû quitter et où depuis lors elle vit avec sa vieille sœur Héroïse, tendre et dévouée.

Nous avons eu le bonheur de leur offrir, à notre tour, dans notre villa paloise, une hospitalité trop courte. C'était l'époque où notre cher cercle spirite était en pleine activité sous la direction de Podolecki. Thérèse eut bien voulu y venir, mais comment sortir seule avec moi sans faire naître un injurieux soupçon.

Nous nous sommes revus encore à Bordeaux et à Paris et je compte que mon heureuse étoile me permettra de la revoir quelquefois encore en cette vie et sûrement dans une autre.

Enfin, pour terminer, après lui avoir dédié ces pages qui chaque mois me sont payées d'une douce lettre, je pense qu'après plus de vingt-huit ans l'amitié qui nous unit et que double une profonde estime réciproque est indestructible et tout le secret en est que la bonne et excellente Thérèse est toujours à mes yeux la gracieuse passagère de l'*Equateur* et que peu à peu je suis devenu pour elle un composé bien affectueux et tendrement dévoué de Jacques Sagrin et de leur ami commun.

LEOPOLD DAUVIL.

FIN

L'OD, LES RAYONS N ET LES EFFLUVES HUMAINS

Avant de reprendre le sujet, abordé dans notre article de février dernier, il nous paraît indispensable de dire un mot de ce fluide spécial auquel le baron de Reichenbach donna le nom d'*od*, tant il est probable, ainsi que le dit M. le colonel de Rochas, que l'*od* et les rayons N — et nous ajouterons, la photographie des effluves humains — comprennent beaucoup de radiations communes.

Qu'est-ce donc que l'*od*. D'après M. de Rochas (1), « les études méthodiques, faites depuis quelques années, ont conduit à admettre l'hypothèse de l'existence d'un fluide analogue, sinon identique, au fluide nerveux, répandu dans tout le corps charnel et servant d'organe de transmission entre lui et l'âme pour les actes sensitifs et moteurs. Ce fluide occupant la même portion

(1) Voir: *Les frontières de la Science* (1^{re} série), par Albert de Rochas, en vente à la librairie spirite (prix 2 fr. 50). Les lecteurs que ces études intéressent, consulteront avec fruit cet important ouvrage, ainsi que *Les phénomènes odiques*, du même auteur, et dont la *Revue* publie actuellement la préface.

de l'espace que le corps charnel dont il serait par conséquent la forme, constituerait le corps fluidique dont tous les grands philosophes de l'antiquité ont professé l'existence. Comme la chaleur animale, il rayonnerait hors de la surface cutanée, mais surtout par les organes des sens et les extrémités. Dans les conditions ordinaires, il ne serait point perceptible pour la majorité des hommes. Quelques-uns cependant, plus impressionnables, pourraient le ressentir ; d'autres le projetteraient avec une intensité telle qu'il affecterait alors, sous des formes diverses, les sens du vulgaire.

« Une des propriétés essentielles et caractéristiques de cet agent subtil, qui semble se nourrir et se renouveler par les sécrétions du cerveau comme le cerveau et le reste du corps se renouvellent par les aliments, est d'obéir à la volonté, aux ordres de l'âme. »

Un médecin écossais, Guillaume Maxwell, décrit le premier, dans un livre publié en 1679 : *De medicinâ magneticâ*, les propriétés des « rayons corporels qui s'échappent des corps humains et dans lesquels l'âme opère par sa présence en leur donnant l'énergie et la puissance d'agir. »

Un siècle plus tard, un médecin autrichien, Antoine Mesmer, reprenant une partie des idées de Maxwell, les vérifie et constate l'existence d'un fluide universellement répandu qui se manifeste particulièrement dans le corps humain par des propriétés analogues à celles de l'aimant, d'où le nom qu'il lui donne de *magnétisme animal*.

A leur tour les idées de Mesmer sont développées par deux de ses élèves : le général de Puységur, qui fait connaître le premier l'état de *somnambulisme* et remet en honneur l'hypothèse du corps fluidique ; et le capitaine de Montravel, qui est amené par ses observations et par les révélations d'une de ses somnambules à admettre un sixième sens tenant à la fois de l'âme et du corps et à revenir, lui aussi, à l'hypothèse du corps fluidique qu'il formule ainsi : « Ce sixième sens est cependant matériel, et c'est ce qui me fait regarder l'homme comme étant composé de trois parties bien distinctes : l'homme intellectuel, immatériel qui est l'âme ; l'homme intérieur, le sixième sens, l'instinct, et, si l'on pouvait parler ainsi, l'âme matérielle ; et enfin l'homme purement matériel ou le corps tel qu'on l'a connu jusqu'à ce jour, c'est-à-dire la machine agissant au moyen des cinq sens connus. »

Deleuze, aide naturaliste au Muséum, dans son *Histoire critique du magnétisme animal*, publiée en 1813, écrit ceci : « La plupart des somnambules voient un fluide lumineux et brillant environner leur magnétiseur et sortir avec plus de force de sa tête et de ses mains.. Ils reconnaissent que l'homme peut à volonté accumuler ce fluide, le diriger et en imprégner diverses substances. Plusieurs le voient non seulement pendant qu'ils sont en somnambulisme, mais encore quelques minutes après qu'on les a réveillés ; il a pour eux une odeur qui leur est agréable, et il communique un goût particulier à l'eau et aux aliments. »

Vers 1840, le D^r Charpignon, à Orléans, et le D^r Despine, à Aix-les-Bains, reprenaient les expériences de Montravel et faisaient distinguer par leurs somnambules le fluide magnétique humain du fluide électrique et du fluide magnétique de l'aimant.

C'est à cette même époque, que Reichenbach, docteur en philosophie, géologue et chimiste, faisait des milliers d'expériences en Autriche sur les propriétés physiologiques et physiques de ce qu'il appelait l'od. « Esprit très observateur et très sagace, dit M. de Rochas, il avait remarqué l'influence exercée sur le système nerveux de certaines personnes par un grand nombre de radiations émanant, soit de substances inertes qui présentent, comme l'aimant et les cristaux, des molécules nettement orientées, soit d'organismes vivants tels que les végétaux et les animaux. Il les étudia avec méthode, classa sous le nom générique d'*od* toutes celles qui produisaient les mêmes effets sur les sensitifs et essaya de les définir en comparant leurs actions avec celles des autres forces déjà connues. » Et voici à quelle conclusion il arriva : « Puisque l'*od* possède le pouvoir moteur, et par suite vient s'ajouter aux dynamides de la chaleur, de l'électricité, du magnétisme, de la lumière, il a sa place marquée au milieu de ces dynamides. Puisque l'*od* se rapproche davantage du principe vital et pénètre plus intérieurement dans l'être vivant, qui lui doit le dualisme, il doit occuper dans la nature, qui en est toute imprégnée, une place plus élevée que celle des autres dynamides connus, quels qu'ils soient. *Il y a de puissants motifs pour le considérer comme appelé à constituer le dernier et le plus élevé des termes de la série qui rattache le monde des Esprits à celui des Corps.* »

Dans le même ordre de recherches, Reichenbach eut pour successeurs, en Angleterre, le savant et célèbre électricien Varley, qui obtint des preuves aussi nombreuses que décisives sur l'existence des flammes odiques émanées des corps magnétisés, des cristaux et des êtres humains; en France, MM. Durville, D^r Chazarain et Dècle, enfin le D^r Baréty, qui, sans connaître les travaux de Reichenbach pas plus que ceux des anciens magnétiseurs, fit les mêmes observations et arriva aux mêmes conclusions qu'eux sur l'existence et la réalité d'une force qu'il appela *force neurique* ou *neuricité*.

En 1893, M. de Rochas entreprit, dans un des laboratoires de l'Ecole Polytechnique, avec un des répétiteurs de l'Ecole, une série de recherches, qui eurent pour résultat de leur démontrer la réalité de l'effluve, perçu réellement par la voie de l'œil comme tout autre phénomène lumineux.

Enfin, nous arrivons aux expériences d'enregistrement de l'effluve humain ou force psychique par la photographie. — Citons parmi les expérimentateurs, qui tous s'occupaient ou s'occupent encore de magnétisme animal, mais qui tous vraisemblablement ignoraient les travaux importants de Reichenbach, MM. Darget, David, Majewski, D^r Luys, D^r Baraduc, D^r Gustave

Le Bon et A. Bouvier, de Lyon. Leur procédé consiste dans l'immersion, pendant un temps plus ou moins long et dans l'obscurité, des doigts dans un bain photographique révélateur, quelquefois encore dans le simple contact des doigts ou d'autres parties du corps avec la surface du liquide, ou enfin dans la disposition d'une plaque photographique sensible à faible distance des organes dont on veut fixer les productions fluidiques. L'action photographique, mais sans interposition d'aucune lentille, est donc ici parfaitement établie.

Bien différent est le procédé de MM. Charpentier et Blondlot, qui font usage, pour mettre en évidence l'existence des rayons N, d'un écran enduit de platino-cyanure de baryum, et placent sur cet écran un morceau de sulfure de calcium phosphorescent ou de sel de radium et promènent ce dispositif le long du corps ou des organes à explorer. L'écran s'éclaire alors d'une lumière plus ou moins vive, et qui, nous l'avons entendu dire, n'est pas toujours nettement perçue par tous les expérimentateurs.

Parlons maintenant des photographies obtenues par M. le commandant Darget. Sa première photographie fluidique date de 1883. Ses études sur le magnétisme animal l'avaient porté à penser que le corps humain dégageait des vibrations pouvant modifier les vibrations de la lumière et que, par conséquent, la plaque photographique en porterait l'empreinte. Il se rendit chez un photographe et obtint la réalité de sa conception. Puis, il n'y pensa plus jusqu'au jour où la rencontre du D^r Baraduc l'amena à se livrer à des expériences suivies. Ses premières radiographies de la pensée remontent au mois de mai 1896 ; et, depuis cette époque, il n'a cessé d'en produire un grand nombre, en appelant sur ses travaux l'attention des savants et du public. Des compte-rendus ou des appréciations favorables de ces travaux ont paru dans un grand nombre de publications : dans la plupart des revues ou journaux spirites français ou étrangers, dans la *Nature*, la *Science française*, dans l'*Eclair* du 29 juin 1897, la *Libre parole* du 25 août même année, les *Débats* du 27 janvier 1898, la *Fronde* du 22 mars 1899 ; dans différents ouvrages ; *Les grands horizons de la vie*, de La Beaucie ; *L'âme humaine, Différences graphiques des fluides*, etc., du D^r Baraduc ; *Science et foi*, par Mansuy ; *Physiologie psychique*, du D^r Dupouy. En même temps, quelques-unes des plus remarquables photographies étaient publiées à l'appui des citations faites. Le *Journal* en exposait pendant trois mois dans sa salle des dépêches. Le D^r Encausse (Papus) a fait trois conférences avec projections des clichés de M. Darget. Ce dernier en a fait trois lui-même à Paris dans les mêmes conditions.

Parmi les photographies que M. Darget a données à la bibliothèque de Tours, il y en a plusieurs qui représentent des formes mentales de la pensée que le commandant a obtenues en mettant, pendant quelques minutes, une

plaque au-dessus de son front en pensant fortement à la figure de l'objet qu'il voulait imprimer sur le cliché. Il a graphié également le fluide émis par les animaux et les végétaux.

Nous avons nous-même sous les yeux quelques-unes de ces photographies qui présentent des radiations des doigts ou de la pensée, radiations très sensiblement différentes suivant l'état de la pensée ou des nerfs de l'opérateur au moment de l'opération.

En voici une très curieuse qui représente bien nettement une canne reposant sur deux sortes de coussins noirs séparés par un intervalle clair. Les deux bouts de la canne sont dans l'ombre mais se détachent aussi bien que le milieu sur le fond clair, et le bec recourbé fait saillie dans une auréole claire qui entoure l'une des formes noires ressemblant à des coussins. Le commandant a obtenu cette photographie en regardant un cliché dans le bain révélateur et en pensant fortement à sa canne qu'il venait de regarder à la lumière rouge de son cabinet noir, pendant 10 minutes. On peut objecter, il est vrai, que, dans ce cas particulier, l'œil de l'opérateur, ayant enregistré l'image de la canne, a joué le rôle d'un appareil photographique. Cette thèse est bien connue et a été, s'il nous en souvient bien, soutenu par J. Claretie dans un de ses romans les plus attachants. Il y est question d'un assassinat mystérieux, dont l'auteur n'est découvert que grâce à ce fait que les traits de son visage sont restés fixés sur la rétine de la victime. Mais quelle que soit l'explication que l'on donne le fait n'en reste pas moins très curieux et digne d'observation.

Nous avons eu l'occasion de parler des photographies d'effluves obtenus par M. Majewski. Elles remontent à l'année 1896, et il les a poursuivies avec persévérance, tantôt seul, tantôt avec le concours de M. David, sous-directeur de la manufacture de Gobelins, ignorant bien entendu les travaux similaires de M. Darget comme ce dernier ignorait les siens. Dernièrement il faisait de nouvelles expériences et, sur notre demande, il nous adressait à ce sujet une lettre, dont nous croyons devoir citer les principaux passages :

« J'ai fait de nouvelles expériences en présence de savants et de personnes des plus distinguées et des plus honorables, au nombre desquelles je suis autorisé à citer MM. le Dr Fink, Matisse, Roux-Delille et Sandoz, ce dernier, collaborateur du célèbre abbé Kneipp. J'ai eu recours, dans ces expériences, à mon procédé habituel qui consiste à mettre une plaque sensible au gélatino-bromure d'argent dans un bain révélateur d'hydroquinone (au 10 du 1.000), et à placer la face palmaire de la main sur le côté lisse de cette plaque opposé au gélatino-bromure, de façon que la main soit légèrement mouillée par le liquide révélateur. Ce bain a été changé à 40 degrés centigrades, et nous avons expérimenté à 39 pour un temps de pose de 10 minutes. Le cliché quoique bien réussi était trop noir, la température étant trop élevée. A la

température ambiante la pose est ordinairement de 15 minutes, ce qui donne des clichés très nets. Mais, pour parer à l'objection de l'action calorifique, j'ai préféré chauffer le bain à 39°, température plus que suffisante. Nous avons fait trois poses, dont deux parfaitement réussies. Une contre-expérience — ainsi que vous me l'aviez conseillé — a été aussi faite. Nous avons mis une plaque photographique dans le révélateur à la température ambiante et placé une vessie, remplie d'eau chauffée à une température de 50°, sur le côté lisse de la plaque déjà immergée dans le liquide, et nous avons obtenu avec une pose plus prolongée des effets non pas absolument identiques mais analogues à ceux de l'expérience avec la main. — Il faut donc convenir avec sincérité que de plus amples études sont nécessaires.

« Cependant, je dois dire que nous avons pu nous rendre compte déjà que, dans les expériences faites avec un homme bien portant, d'un tempérament nerveux, les fluides subissent des variations quelquefois très sensibles que l'on peut attribuer à la température physique ou morale, tandis que dans toutes les expériences faites avec une main de caoutchouc, les effets obtenus ne varient jamais. Néanmoins je pense que même au point de vue de l'action calorifique la question mérite d'être étudiée.

« Pour continuer cet ordre de recherches, je suis en train de construire ou faire construire deux appareils très délicats et très minutieux dont je vous donne un dessin. J'espère, par cette innovation, contribuer à jeter une nouvelle lumière sur la question..., je vous tiendrai au courant des résultats. »

Rappelons à ce sujet qu'à la suite des expériences faites par le D^r Luys et que celui-ci avait portées devant la Société de biologie, M. Yvon montra à cette même société des photographies reproduisant identiquement les « auroles digitales » enregistrées par M. Luys. Seulement au lieu d'une main vivante, M. Yvon avait appliqué sur les plaques révélatrices les doigts de la main d'un cadavre.

Ces radiations étaient-elles bien identiques ? N'étaient-elles pas plutôt simplement analogues ?

Avec les rayons N, l'intensité du phénomène lumineux serait directement proportionnelle à la somme d'énergie musculaire ou nerveuse dépensée, d'où il résulterait qu'on n'obtiendrait aucune radiation si l'on opérait sur un cadavre. Mais nous croyons savoir que les expériences sur les rayons N répétées à Paris par des savants n'ont pas donné des résultats tous parfaitement concluants, — du moins en ce qui concerne le corps humain. — D'autre part, si l'on s'en rapporte aux observations de Reichenbach, l'action chimique, qui se produit à l'infini dans notre organisme sous forme de digestion, respiration et décomposition, est une source d'od. La chaleur et l'électricité produisent également des effluves odiques.

Il y a quelques années, le D^r Narkiewicz Iodko, membre de l'Institut

de Saint-Petersbourg, se servant de l'électricité comme excitateur de l'organisme, photographiait les radiations produites le long des doigts du sujet et sur ceux des personnes qui se trouvaient dans le voisinage de ce dernier.

De ces expériences on peut rapprocher les intéressantes observations que M. Murani publiait au commencement de l'année. Le professeur italien a pu constater, à différentes reprises, que certaines personnes sont naturellement douées d'un pouvoir électrique capable d'influencer l'aiguille d'un galvanomètre.

On voit, pour tout ce qui précède, que la question a été envisagée et étudiée sous de multiples faces et par des procédés divers, mais qu'on ne peut pas la considérer encore comme résolue définitivement. C'est là ce qui nous a engagé à en résumer l'histoire pour permettre aux chercheurs de diriger, en évitant les tâtonnements et les pertes de temps, leurs observations sur les points délicats et encore obscurs qu'il s'agit d'éclaircir, tels que celui qui consiste à faire, dans la fixation des phénomènes de radiation, la part de ceux de ces phénomènes qui sont dûs soit à la chaleur, soit à l'électricité, un magnétisme ou enfin à l'od.

En terminant, nous remercierons bien vivement M. le commandant Darget et M. Majewski des renseignements qu'ils ont bien voulu nous fournir sur leurs expériences, et aussi M. le colonel de Rochas des précieuses indications qu'il nous a fait l'honneur de nous donner avec le plus aimable empressement.

ALGOL.

CONFÉRENCES DE M. LÉON DENIS à Nantes, Bordeaux et Toulouse

Nous avons reçu de bonnes nouvelles de la tournée de conférences que M. Léon Denis vient d'effectuer dans le Sud-Ouest. Partout où il est passé l'orateur spirite a trouvé le plus chaleureux accueil.

A Nantes, le 1^{er} mai, malgré la date peu favorable et qui n'avait pu être remise, (celle des élections), un public d'élite, 3 à 400 personnes, se pressait dans la belle salle Durand-Gasselin. Une ovation fut faite, à l'issue de la conférence, à M. L. Denis. Des magistrats, des pasteurs vinrent le féliciter chaudement.

A Bordeaux, le 8 mai, la vaste salle de l'Athénée était comble et de fréquentes salves d'applaudissements témoignèrent au conférencier tout l'intérêt que le public bordelais prenait à l'entendre traiter des grandes questions psychiques et du problème de l'au-delà. Le 20 mai, au même édifice, dans une salle du deuxième étage, une centaine de membres de la fédération assis-

taît à une conférence-causerie sur les progrès du spiritisme et les nouveaux faits et témoignages qui militent en sa faveur.

A Toulouse, une conférence publique eut lieu dans l'amphithéâtre de l'ancienne Faculté des lettres, le samedi soir 14 mai, sous la présidence de M. Cadaux. Environ six cents personnes y assistaient, parmi lesquelles on remarquait M. Sirven, ancien maire de Toulouse, des conseillers à la Cour, des professeurs et médecins, etc.

M. L. Denis y parla brillamment de Jeanne d'Arc, de ses voix, de ses visions, du rôle de la médiumnité dans l'histoire. Il fut vivement applaudi. Malgré l'invitation du président aucun contradicteur ne se présenta.

Deux jours après, M. L. Denis faisait, au local de la société toulousaine d'études psychiques et de morale spirite, une conférence intime sur les nouvelles découvertes de la science et les constatations favorables au spiritisme.

Dans toutes ces villes, on signale un développement intense de l'idée spirite qui fait son chemin, lentement mais sûrement et pénètre dans tous les milieux, même les plus réfractaires jusqu'ici. Des adhésions nombreuses viennent, après chaque conférence, grossir les rangs des sociétés établies. A Bordeaux, notamment, malgré les difficultés du début, la Fédération du S. O. atteindra bientôt le chiffre de 400 membres actifs et cotisants.

— Le dimanche 1^{er} mai, à 2 heures 1/2 de l'après-midi, dans la belle salle de la rue de Gigant, mise gracieusement à la disposition de l'Union spiritualiste nantaise, par M. Durand-Gassel, a eu lieu la conférence faite par M. Léon Denis sur Jeanne d'Arc.

Les premières paroles de l'éminent conférencier sont pour féliciter « l'Union spiritualiste nantaise », de l'heureuse idée qu'elle a eue de glorifier Jeanne d'Arc, l'héroïque Lorraine, le type le plus achevé du patriotisme et l'un des plus grands médiums envoyés parmi nous pour relever le peuple français de sa déchéance.

M. Léon Denis a dit quelques mots sur la médiumnité en général, et a exposé ses idées sur le spiritisme qui a été connu de tout temps par l'humanité, ainsi que le démontrent les annales de l'Inde, de l'Égypte, des Hébreux et des Druides ; il a développé son sujet avec une absolue liberté de pensée, devant un auditoire dont beaucoup étaient initiés aux idées personnelles de l'orateur spirite, d'autres qui l'étaient moins et même pas du tout, mais tous lui témoignaient leur admiration pour sa noblesse de langage, sa conviction, son émotion communicatives et lui prodiguaient, dès le début de sa conférence, leurs plus chaleureux applaudissements.

Le conférencier, en retraçant l'enfance de Jeanne, fait appel à ses propres souvenirs.

Né dans ces mêmes campagnes, qui ont vu grandir l'humble bergère, il en connaît tous les sentiers et il aimait à s'arrêter sous ces chênes touffus où

Jeanne, en accomplissant son humble tâche, priait et entendait ces voix qui lui inspiraient cet ardent désir de sauver la France. Plus tard, il s'est fait un devoir de parcourir toutes les étapes du chemin de sa vie. Il a repassé comme elle par Chinon, Fierbois, Orléans, Compiègne et Rouen, pèlerinage qui devait le conduire depuis le hameau de Domrémy jusqu'au bout de la voie douloureuse qui aboutit au martyre de la sublime Jeanne sur le bûcher !

L'orateur trace un tableau émouvant des calamités de la guerre de Cent ans ; de tous côtés, c'est la désolation et la ruine ; la France va-t-elle donc périr ? Non ! Jeanne a tressailli de compassion en écoutant les récits de la grande misère du royaume de France. Elle entend des voix qui lui ordonnent de partir et sans s'occuper des dangers qu'elle va courir, elle obéit.

Charles VII la fait comparaitre devant une commission de docteurs réunis à Poitiers et là, elle cause un profond étonnement à ses examinateurs, par la sublimité de ses réponses. Une armée lui est donc confiée et les plus grands capitaines de l'époque obéissent à ses ordres ; enfin, après bien des succès elle entend ses voix lui annoncer qu'elle sera prise à Compiègne.

Ce qui lui avait été prédit arriva, et à partir du moment où elle tomba aux mains des Anglais, commença sa passion. Enchaînée, livrée à de grossiers et féroces soldats qui l'accablent d'outrages et de coups dans son cachot, elle supporte tout avec courage ; elle résiste aux plus grandes douleurs et croit à sa libération. Hélas, pauvre Jeanne, pauvre jeune fille, c'est la mort qui l'attend et qui sera la délivrance !

Quelles sont ces voix ? D'où viennent ces visions ? Doit-on croire à leur authenticité ? Oui, car les historiens les plus sérieux ne doutent pas qu'elle les ait entendues et que souvent Jeanne a eu des prémonitions de l'avenir ; tout ce qu'elle a prédit s'est réalisé, et à tous ces faits il n'y a qu'une explication : Jeanne était médium.

Dans la seconde partie de sa conférence, M. Léon Denis parle du procès de Jeanne. Rien d'aussi émouvant que les épreuves par lesquelles les soixante-dix juges, prêtres, ou docteurs, font passer cette chaste jeune fille, dans ses derniers moments ! Cependant bien que seule, sans appui, elle résiste, elle triomphe, et s'il en est ainsi, c'est qu'elle se sent soutenue par ces voix qui l'ont toujours guidée.

Jeanne d'Arc devait périr, la chose avait été décidée d'avance et le procès n'en était que plus inique ; oui, il fallait qu'elle mourût et qu'elle fût déshonorée par une accusation de sorcellerie, afin de donner satisfaction à la haine des Anglais. Elle est chargée de chaînes, enfermée dans une cage de fer, soumise aux insultes de soudards grossiers et brutaux, et toujours elle supporte tout sans le moindre murmure avec le plus grand courage.

En vain on veut opposer à sa mission l'autorité de l'Eglise. — Je m'en réfère à Dieu seul, a-t-elle toujours invariablement répondu.

On n'osa pas lui faire subir la torture, non par pitié, mais parce que ses bourreaux craignaient qu'elle n'eût pas la force suffisante pour la supporter et ils voulaient qu'elle mourût publiquement. L'évêque de Beauvais, Cauchon, essaya bien de l'empoisonner, mais elle survécut, et alors on voulut obtenir d'elle une abjuration.

Exténuée, malade, en proie à l'agonie morale et physique de ce calvaire, la pauvre jeune fille livrée à elle-même n'entend plus ces voix qui lui donnaient le courage nécessaire pour ne pas faillir, et dans un moment de faiblesse elle abjura. Qui donc songerait à lui faire un reproche de cette défaillance momentanée ? Jésus lui-même, au Jardin des Oliviers, ne demanda-t-il pas à son Père d'éloigner de lui le calice d'amertume ! Mais bientôt Jeanne se ressaisit, les voix lui ont dit qu'elle avait tort de les renier, et elle affirme de nouveau sa mission divine.

Elle est inspirée par le démon, proclament d'un commun accord les juges de Rouen ; dès lors, c'est la mort sur le bûcher qui l'attend.

En effet, on l'emmène au supplice, et l'orateur nous trace un émouvant tableau de la vierge sur son bûcher. Elle prie pour ses bourreaux, et ceux-ci sanglotent comme la foule ; mais le feu fait son œuvre, et Jeanne meurt en affirmant que ses voix venaient de Dieu et que tout ce qu'elle a fait, elle l'a fait par son ordre.

Rien de pareil, dit Henri Martin, ne s'est jamais produit sur la terre ; c'est, en effet, un grand crime que les successeurs de ses bourreaux ne pourront faire oublier, et l'orateur décline toute solidarité avec ceux qui veulent accaparer Jeanne d'Arc aujourd'hui.

Le conférencier termine en disant que tous les grands génies sont des médiums. Ce sont les pères de la pensée humaine. Orphée, Hermès, Krisna, Pythagore, Jésus, Mahomet, etc., sont des médiums sublimes. La vie de Christophe Colomb, du Tasse, de Dante, de Shakespeare, de Goethe, de Victor Hugo, de Musset, celle de Pascal, de Malebranche, de Descartes, etc., sont des preuves de cette intervention de l'au-delà.

Oui, il existe des rapports constants entre les deux humanités terrestre et désincarnée, et Jeanne d'Arc, du haut de l'espace, fait entendre aujourd'hui sa voix et pousse encore son cri de guerre, non plus pour les luttes par le glaive, mais pour la destruction du matérialisme, et le relèvement de la France.

M. Léon Denis a tenu sous le charme son auditoire, pendant plus de deux heures, et les applaudissements fournis et répétés pendant et surtout à la fin de sa conférence, prouvèrent au brillant orateur que toutes les personnes venues pour l'entendre étaient avec lui.

Les quelques paroles qui précèdent, résument bien imparfaitement cette belle conférence à laquelle il faut avoir assisté pour s'en faire une idée ; des mesures seront prises, à l'avenir, par « l'Union spiritualiste », pour que toutes les conférences soient sténographiées.

Contes et récits de l'au-delà

(Suite.)

(Communications médianimiques obtenues par Hella M. Bastian.)

LE CHANT DU ROSSIGNOL. (Hans Andersen).

Dans le silence de la nuit vibre un bruissement d'ailes... la nature printanière salue, dans un hymne sublime, la résurrection de l'amour, et les étoiles sourient leur sourire d'éternelle sagesse et d'infinie félicité.

— « Mère, chante-moi une chanson », implore un jeune malade, faible et pâle, en regardant le visage bien-aimé de sa mère. Et la mère, l'âme torturée par la crainte de la mort dont elle sent l'approche, n'a qu'un désir, c'est de cacher cette crainte à son enfant adoré. Et, pour qu'il ne la devine pas, pour qu'il ne souffre pas de sa souffrance à elle, elle refoule les larmes qui lui brûlent le cœur et lui montent aux yeux.

— « Oh ! chante-moi une chanson, mère ! berce-moi des doux accents de ta voix ! ma tête est brûlante ; les pensées s'agitent confusément dans mon cerveau, et un voile descend sur mes yeux. »

Chanter !... Quand l'âme est torturée et comme anéantie par le chagrin et la souffrance, à quoi bon la voix, puisque l'âme ne lui prête plus son langage idéal pour entraîner bien loin l'esprit, qui l'écoute, bien loin de cette terre d'où l'idéal est absent !

Et l'enfant attend. Son âme aussi est en proie à l'effroi de la mort : il est si jeune ! il aime tant la vie, et il a si peur de ce pays inconnu, vers lequel il se sent entraîné, où nul sourire ne le saluera, nulle main aimée n'aura pour lui de caresse !

— « Chante, mère !... chante les chants de la jeunesse ! évoque le beau ! évoque le bon ! laisse ta voix pénétrer jusqu'aux portes de ce pays étrange dont je ne sais rien !... Mère, le sourire de tes yeux s'évanouit ; tes lèvres sont muettes... chante, chante, mère !... chante avant que l'ombre ne m'envahisse, avant que la mort ne m'etrenigne dans ses bras !... chante, donne-moi du courage ! laisse encore dans mes dernières pensées pénétrer la douce harmonie de ta voix !... »

Par la fenêtre entr'ouverte, à travers la nuit, arrive une modulation douce,

caressante : c'est l'appel du rossignol au bien-aimé... et de loin, du fond du jardin, une autre voix répond, toujours plus douce, plus caressante... les fleurs frémissent, les étoiles sourient, et, dans la chambre, auprès du lit du malade, deux anges se tiennent debout, celui de la vie et celui de la mort.

— « Va ton chemin, ma sœur, dit la mort, ta besogne est terminée : avant que le soleil ait embrassé de son baiser flamboyant les cimes des montagnes, j'aurai conduit une âme au pays de la vérité et de la liberté. »

Mais l'ange de la vie lève le bras en souriant et dit :

— « Ecoute... c'est l'amour qui chante ; accorde-moi une minute encore, une minute d'amour : après, je te cèderai l'âme, pour que tu la conduises au pays de la vérité et de la liberté, vers lequel tes fortes ailes ont porté tant de souffrances et tant de peines. »

— « Soit ! » répondit l'ange de la mort, et, ouvrant ses larges ailes noires, tout étincelantes de larmes, il en couvrit le visage du malade, qui, plongé dans le ravissement, écoutait le chant du rossignol.

« Oui, une minute seulement, ma sœur, une minute... après, j'emmènerai l'âme avec moi au pays inconnu. »

L'ange de la vie rayonnant écoutait le rossignol et répétait : « c'est l'amour qui chante... »

Et la mère, au chevet de son enfant, implorait l'amour dans une ardente prière ; le rossignol, sur les branches fleuries, près de la fenêtre, continuait à chanter l'amour, ses délices et ses douleurs ; et l'ange de la vie, soufflant sur les ailes de la mort, faisait voler leurs larmes étincelantes, qui tombant goutte à goutte sur le front brûlant du malade, chassaient le feu de la fièvre, et apaisaient l'agitation des pensées en versant au cerveau les douceurs du sommeil.

Alors, l'ange de la mort, vaincu par la puissance de l'amour et de la prière, déploya ses ailes, et, passant au-dessus de la terre fleurie et frémissante, prit son vol vers le pays de la vérité et de la liberté, dont l'amour sur la terre nous montre le chemin.

DEUX YEUX

(Hans Andersen)

PRÉFACE. — Je vous ai observée : il y a quelques jours, la neige qui tombait vous inspirait des réflexions sur le néant de toutes choses. — Saluez les fleurs que vous avez cachées, disait la petite fille d'autrefois. La jeune fille grandie ne parle plus ainsi ; elle sait qu'une force supérieure à la mort fait renaître, embellit et ennoblit toutes choses, que la mort elle-même n'est qu'un moyen de l'amour et que l'amour est force, beauté et vie éternelle.

Oh ! si vous saviez, pauvres êtres humains, ce que vous pourriez gagner avec un peu d'amour ! Vous cultiveriez bien vite ce sentiment caché ; vous cesseriez de vous attaquer mutuellement avec l'arme de la haine et de la calomnie :

un mot, un regard, un geste d'amour surpasse tout ce que vous pouvez faire, triomphe de tous les obstacles et vous emporte si haut, si haut, qu'aucune méchanceté terrestre ne peut vous atteindre. Il y en a parmi vous quelques-uns qui le savent et le comprennent, mais ceux-là vivent à l'écart des autres. Sur la force de l'amour, j'ai quelques lignes à vous dicter. Je le fais, comme d'habitude, sous forme de conte.

— Il y avait une fois une petite fille pâle et malade du nom de Dagmar. Elle était pâle comme ces clochettes blanches qui sortent de la neige et que les humains appellent des « perce-neige ». Son visage était transparent, fin et joli comme les pétales de ces charmantes fleurs. Tout le monde la chérissait, car elle était bonne, gentille, douce et patiente. On aimait à s'asseoir au chevet de son lit, et à plonger ses regards dans ses grands yeux noirs d'une extrême beauté. Et ces yeux reflétaient une âme, non seulement innocente et pieuse, pure et aimante, mais aussi une âme intelligente, et avant tout compatissante et profondément bonne. Il en sortait comme un charme secret, une puissance étrange; et partout où tombait le regard de ces étoiles noires, il n'y avait que sourires et bien-être incomparable.

La prime jeunesse passée, Dagmar se fortifia; elle alla à l'école et étudia tout ce qu'enseignent les livres, les grands livres pleins de sagesse qui lui inspiraient un respect profond et devenaient les camarades silencieux de ses longues heures de travail. A l'innocence et à la pureté de son regard vinrent se mêler la sagesse et de brillantes capacités: et c'est ainsi qu'elle entra dans la vie, sans autre appui que ses vertus, ses talents et son savoir, sans autre protection que sa grande confiance en Dieu et en elle-même.

Alors Dagmar vit devant elle se dresser cruelle et farouche la misère, qui essaya de l'attirer dans l'abîme de la pauvreté et des privations. Mais elle n'eut qu'à recourir à ses talents et à son savoir, et la misère s'en fut ailleurs faire ses ravages.

— Voyons, si nous aurons plus de succès, dirent les tentations et le vice, en faisant miroiter devant la jeune fille leurs séductions et leurs charmes, en dansant devant elle dans leurs joyeux habits de fête, en faisant sonner l'or rouge dans leurs poches, et en semant le long de son chemin des bijoux resplendissants, cherchant par cette manœuvre habile à couvrir toute l'ignominie et toute la bassesse de leur vie de débauche. Mais une prière, une seule, de ce cœur pur et pieux, chassa les mauvais esprits, et devant elle apparut subitement l'amour, dans toute sa splendeur et sa sainteté.

« Sois bénie! — lui dit cette fée divine, — sois fidèle, confiante et forte; suis le chemin que je te montrerai; sers-moi avec noblesse et douceur; gagne-moi par la force de tes sentiments, par la profondeur de ton cœur; lutte contre les tentations qui cherchent à te détourner du droit chemin, et je te récompenserai! »

Cela dit, elle embrassa Dagmar au front, lui montra la route qu'elle devait suivre et disparut.

Dagmar s'engagea courageusement dans la route qui lui était tracée, sans regarder ni à droite, ni à gauche, sans se retourner, sans s'arrêter, bien qu'elle fût accablée de fatigue et qu'elle sentît faillir son courage. Des ronces déchiraient ses pieds et l'empêchaient de continuer son chemin; des épines perçaient ses mains qu'elle pouvait à peine défendre. Et voici qu'en face d'elle le doute vint à surgir sous mille formes hideuses, que l'incrédulité fit entendre ses chansons moqueuses, que le désespoir la toucha de son haleine de feu et la tortura de ses plaintes aiguës. Dans le silence des longues nuits, la nostalgie descendait auprès d'elle, posant sa main chaude et lourde sur son cœur angoissé et chuchotait à son âme tremblante des mots de mélancolie et de résignation : ce fut à un point que Dagmar eut des insomnies et que ses forces s'en allèrent, sourdement rongées par la douleur. Et, dans le cours de la journée, elle voyait à ses côtés, la suivant pas à pas, une belle femme au visage voilé ; et, lorsque lasse de penser et de lutter, elle voulait s'abandonner au repos, la belle créature levait son voile étincelant et Dagmar s'enfuyait effrayée, car, sous le voile, elle voyait, debout devant elle, magnifique dans son austère grandeur et souriant gravement, l'altière vérité.

Mais rien ne put la détourner du chemin que l'amour lui avait montré; elle ne vit que son but et la récompense promise, et cette récompense se trouva si près d'elle, si près, à quelques pas à peine, qu'elle s'élança avec des cris de joie pour s'en saisir ; mais subitement elle entendit un lourd battement d'ailes noires et devant elle se dressa la mort.

— « Jamais, — lui dit cette dernière menaçante, — tu n'auras raison de moi; ma force surpasse la tienne, et ce que je veux, doit avoir lieu, malgré les luttes, malgré les larmes. Oh ! regarde-moi bien et ose me braver. Je te prends ce que tu aimes le mieux; j'anéantirai la récompense de tes luttes et l'accomplissement de tes désirs et ne veux te laisser que le désespoir et la peine. »

Mais Dagmar la regarda avec ses beaux yeux tout remplis d'innocence, de pitié et de sagesse, et à ces yeux l'amour avait donné une telle force, une telle puissance que la mort, se sentant vaincue, s'éloigna rapidement et se perdit dans l'obscurité et le brouillard, tandis que toute la nature se faisait tout à coup riante et que le printemps éclatait dans le rayonnement du soleil et le parfum des fleurs. Alors, l'amour prit la main de Dagmar et lui ouvrit toutes grandes les portes du divin paradis, de l'antique paradis perdu, où maintenant elle demeure dans la force, la puissance, et la vie et la joie éternelles.

(Traduit de l'allemand par HELLA M. BASTIAN et ALGOL.)

LE PROFESSEUR C. LOMBROSO A VENISE

POUR DES RECHERCHES SPIRITIS

Le chef de l'Ecole de la psychiatrie d'Italie, revenant de sa tournée au dehors, arrivera ici probablement demain. Il s'arrêtera à Venise, comme a fait de Rochas, avec l'espoir qu'il y trouvera des sujets ou des faits supranormaux de psychisme à examiner avec son collègue et ami, le professeur Falcomer.

César Lombroso, qui fut « a priori » un anti-spirite des plus tenaces, devint « a posteriori » spirite, par la force des faits : les faits sont des choses transmises par nos ancêtres. Par eux, il fit naître l'enthousiasme dans le sein des spirites de Turin, rue Magenta, rue Bava et rue Masséna, et il écrivit fréquemment sur le spiritisme dans « Les Annales de psychiatrie, des sciences pénales et d'Anthropologie criminelle, dont il est le directeur, faisant comprendre, au mépris de la malveillance, qu'on y traite d'une nouvelle branche de science.

Par son exemple hardi, qui se rencontre avec celui du professeur Richet, d'autres seront entraînés à suivre ses traces et c'est ce qui doit l'encourager.

On verra aujourd'hui, en Italie ou au dehors, des psychiatres, des biologistes, des physiologistes, des juristes, etc., qui consacrent leur temps à l'étude des phénomènes télépathiques, animiques, médianiques et d'autres de même nature qui rappellent à la mémoire « l'énigme humaine » de C. du Prel où il est démontré que ces phénomènes se trouvent sur la ligne de prolongement des sciences naturelles.

Nous souhaitons la bienvenue parmi nous à l'illustre savant.

UNE SPIRITE.

Traduit par le Professeur C. MOUTONNIER.

Nice, le 8 juin 1904.

PENSÉES D'UN VIEUX BASQUE

Nous avons reçu d'un octogénaire de Mauléon, près de la frontière d'Espagne, quelques pensées qu'il nous prie de publier. Nous croyons ne pouvoir nous y refuser. Puissent les lecteurs les accueillir de même que nous, avec simplicité et bienveillance, ainsi qu'elles sont venues.

Mauléon (Basses-Pyrénées), 10 juin 1904.

Bien chère madame Leymarie et sœur en croyance,

Vous m'excuserez de prendre, à mon âge, la liberté de vous adresser quelques pensées qui me hantent depuis longtemps et surtout de vous demander

de les insérer dans votre Revue ; c'est à la condition, bien entendu, que vous jugerez dignes de vos lecteurs ces impressions d'un vieillard qui, je l'espère, sans l'appréhender, va bientôt quitter cette terre encore une fois.

Quelles qu'aient été les fautes commises par moi dans cette présente existence, je ne veux pas croire ce que j'ai entendu prêcher un jour en chaire par un homme comme moi, mais dont la douce folie l'incitait à croire qu'il avait mission de représenter Dieu ici-bas.

Il disait, cet innocent prêtre, sans se douter combien il devait offenser le Créateur, qu'une seule faute qualifiée péché mortel est suffisante pour me faire envoyer dans l'enfer... et pour l'éternité.

Pourtant, ajoutait-il, avec une conviction dont j'étais touché, grâce à la Confession le prêtre peut, au nom du Très-Haut, effacer toute faute quelle qu'en soit la gravité si le repentir la suit complètement.

Comme exemple il citait le criminel que la Justice des hommes a condamné à la peine de mort. Au moment où sa tête va rouler sur l'échafaud, s'il a le temps de recevoir l'absolution, un signe fait par le prêtre, celui de la Rédemption et ce malheureux voit s'ouvrir devant lui les portes d'or du Paradis.

Pourquoi donc, Seigneur, nous laissez-vous effrayer par l'image de souffrances et de supplices cruels qui ne doivent point cesser si, en votre nom, un homme semblable à tous les autres mortels, n'a qu'un mot à dire, un beau geste à faire pour que mon âme s'élance vers vous ?

Me remémorant les paroles dites par le prophète Jésus dans son sermon sur la montagne (Evangile selon S^t Matthieu, chapitres V, VI, VII), je ne me mêle jamais à ceux qui vont prier dans le temple, je ne vais jamais à l'église, mais je ne critique ni ne blâme ceux qui s'y rendent.

Ma cathédrale à moi, c'est la voûte du ciel étoilé vers laquelle, chaque soir, je lève mes yeux obscurcis par l'âge et j'envoie mes pensées au Créateur.

Je ne m'approche jamais de ce que les fidèles appellent la Sainte Table, mais en commençant chaque repas, moi et les miens nous remercions Dieu de nous donner notre pain quotidien et nous communions ensemble de tout cœur avec Celui qui veille à l'entretien de notre existence.

Ainsi partout le père devrait être le représentant du Père Eternel.

Je voudrais bien aussi vous dire un mot de l'observance de certain commandement de l'Eglise : *Vendredi chair ne mangeras*, que ni le temps ni le bon sens ne sont parvenus à laisser tomber en désuétude.

J'entendis un jour assurer que « faire gras » avec plaisir un vendredi peut constituer un péché mortel... Faut-il que je croie cela ?

Un pauvre laboureur qui a peiné tout le jour peut-il admettre qu'il encourra la colère de Dieu s'il venait à mourir sans confession parce qu'un jour qualifié jour maigre, ce brave homme aurait mangé sa soupe au lard avec satisfaction. *Stultus qui dixit !* comme dit notre curé... Stupide qui dit cela.

Encore quelques réflexions à propos de l'Enfer et du Purgatoire.

Si les âmes qui ont péché mortellement doivent brûler pour toujours dans les flammes de l'enfer et ne jamais sortir de ce lieu où Dieu a multiplié les tortures contre une créature qui ne lui avait pas demandé la vie, à quoi servent les messes et les prières dites pour celles-là ?

Pour les âmes enfermées au Purgatoire, c'est bien différent et je ne médis point de mon église pour avoir lu sur ses murailles qu'une quête sera faite dimanche pour les âmes du purgatoire... C'est donc vrai ! c'est donc là un article de foi !

Jacques qui est riche, peut, s'il est croyant, faire dire des messes, beaucoup de messes avec 2, 4 ou 12 cierges par son curé qui lui promet qu'ainsi il diminuera le temps que son vieil oncle ivrogne et débauché doit passer au purgatoire.

Jean, au contraire, qui n'a pas un sou à jeter dans l'aumônière tendue aux paroissiens par M. le vicaire n'aura pas la consolation de penser que sa sœur morte dans le péché en lui laissant deux enfants naturels puisse subir une réduction de peine.

Moi qui suis un vieux naïf, je ne crois pas à cette injustice de Dieu et je suis de l'avis de notre ancien percepteur qui assurait que le Purgatoire est l'une des plus belles découvertes ecclésiastiques, une de celles qui enrichissent les inventeurs sans qu'ils aient à craindre la pluie, la grêle, le tonnerre. Ah ! disait-il, si tout cela tombait dans ma caisse, de combien d'impôts les pauvres gens pourraient se voir soulager !

Une grève, peut-être, pourrait-elle surgir ! — celle des imbéciles dessillés, mais elle est peu redoutable, disait-il, la bêtise et la crédulité humaines devant pour toujours être une mine sans fond, une source inépuisable de revenus pour l'Eglise.

Un regard au Ciel, un soupir de regret... Voilà qui monte droit vers Celui qu'on implore soi-même. Est-ce qu'une prière dite par un autre *pro pecunia*, comme dit encore M. le curé, peut arriver à Dieu ? j'en doute.

Et j'approuve fort un de mes amis, paysan de pas loin d'ici, un nommé Pierre, qui répondait au curé lui reprochant parfois de ne jamais demander des messes pour le repos de l'âme de son père, mort dans son champ près de sa charrue, sans avoir eu le temps de recevoir son saint passe-port : « Monsieur le curé, ce serait faire là une dépense bien inutile ; défunt mon père était très entêté... S'il a été condamné à vingt ans de purgatoire... ce qui serait beaucoup, car c'était un bon et honnête homme, il voudra faire son temps jusqu'au bout ! »

De tout cela je conclus que beaucoup de gens ne seraient pas fâchés de croire ce que je pense, que Dieu pardonnera tout en disant à chacun : « Je t'avais donné un travail à faire... tu l'as mal exécuté... va le recommencer. »

Voilà, chère madame, ce qui m'a passé par l'esprit ces jours-ci et que j'ai pris en note en souvenir de M. Leymarie, mon vieil ami.

Si vous faites imprimer ces idées-là dans votre Revue, je me dirai, en les y relisant, que puisque vos lecteurs les recevront et les liront aussi, c'est que le vieux Basque a encore un grain de bon sens.

J'ai pour ma part commis bien des fautes dans ma jeunesse, je les ai effacées par le travail et la sobriété dans mon âge mûr. Ma vieillesse me conduit doucement vers mon dernier jour où je dirai à Dieu en lui rendant mon âme une fois de plus : « Seigneur, je veux recommencer ma tâche, convaincu que je la ferai mieux. »

Laissez-moi finir en saluant ici en même temps que vous, mes frères et sœurs en croyance et, en vous tendant la main, je me dis toujours :

Votre vieil ami

ANDRÉ VINCENT, de Mauléon-Soule
(Basses-Pyrénées).

IDENTITÉ DES ESPRITS

Le poète et écrivain bien connu en Angleterre, sir Edouard Arnold, sceptique et ennemi déclaré du Spiritisme, était décidé de publier dans un journal quotidien de Londres une série d'articles, dans lesquels il voulait tourner en ridicule les spirites et leur doctrine, qu'il trouvait contraire au bon sens, et où il prétendait démasquer le célèbre médium à matérialisation et écrivain Home, lorsque, par hasard, il rencontra un certain jour, en se promenant, le général Lorrison, auquel il fit part de son projet. Le général, qui avait pendant bien des années étudié le Spiritisme et était spirite de la première heure, n'était naturellement pas de son avis. A force de persuasion le général le détourna de son projet et s'engagea à lui fournir des preuves de la vie dans l'au-delà, et de l'existence des Esprits. A cet effet ils se donnèrent rendez-vous le même jour, pour huit heures du soir, à Temple-Bar. Sir Edouard Arnold acheta une table toute neuve et la plaça dans une vaste chambre, qui ne renfermait que quelques chaises. Ensuite, à huit heures et demie le poète, le général Lorrison et le médium prirent place autour de la table, attendirent un quart d'heure à peu près, lorsque des coups assez forts se firent entendre et la table se souleva. Sir Arnold demanda alors à l'être invisible ce qu'il avait dans sa poche : « Un sermon ! » fut la réponse typtologique, et l'être invisible indiqua en même temps le texte du sermon. — « *Obstupuer omnes...* » — C'était d'une exactitude surprenante ! — Ensuite sir Arnold, très intrigué et ne revenant pas de son étonnement, demanda à l'Esprit qui il était et comment il s'appelait ? — Pour toute réponse l'être invisible demanda qu'une feuille de papier et un crayon fussent placés sous la table. A peine

avait-on exécuté cet ordre, que sir Arnold, le général Lorrison et le médium entendirent très distinctement le crayon écrire, et un coup assez fort indiqua la fin de la communication. Comme contrôle, la typtologie donna préalablement ce qui était écrit sur le papier : « Annie et James P... » — avec quelques autres mots. Alors sir Arnold, vivement ému, se leva, prit le papier, le lut et dit : « *Credo !* ».

Or, voici l'explication. Il avait été convenu entre le défunt, qui venait justement de se manifester, et sir Edouard Arnold, que celui qui mourrait le premier tenterait de se manifester à l'autre pour lui donner des preuves de la vie dans l'au-delà et de l'existence des âmes des défunts ou *des Esprits* ; le défunt donnerait comme contrôle une phrase convenue.

J'ajouterai à cela que l'écriture de la communication était en caractères hindous, dont sir Edouard Arnold et son ami se servaient ordinairement pour leur correspondance. — Voilà comment le poète Edouard Arnold fut converti au Spiritisme et devint depuis, son ardent défenseur.

JOSEPH DE KRONHELM.

LE PÉRISPRIT

(Suite.)

Mais pourquoi, me direz-vous, certaines essences sont-elles plus perfectibles que d'autres, moins exposées à suivre le chemin des fluides néfastes, même dès leur origine, à travers les premiers matériaux qu'elles traversent dans les premiers règnes ?

À cela je répondrai qu'il est difficile de donner une explication plausible à cette anomalie effective, pas plus que de comprendre la raison de certaines espèces animales avortées.

Il est certain qu'il y a là une raison qui échappe à l'homme et qui doit avoir une portée nécessaire à son éclosion. Un psychologue, plus évolué que moi, pourrait peut-être en connaître les causes. Tout ce que je puis affirmer c'est que l'observation et l'étude m'ont donné l'assurance que certaines essences animales entraient dans la forme humaine, plus ou moins accessibles aux bons fluides ; et alors plus ou moins perfectibles et plus tôt arrivées au terme générique de l'espèce humaine.

C'est à partir du moment où l'essence animale est enveloppée du manteau charnel humain qu'il nous importe d'étudier son *Périsprit*, car c'est à partir de ce moment-là seulement, ainsi que je viens de vous le dire, que l'homme enregistre ses *acquits* et revêt des charges.

Il enregistre des *acquits* en développant sa mentalité et son cœur sous les

jets des feux solaires ; il revêt des charges lorsque, obstruant sa mentalité et son cœur, il n'a plus pour grandir ces feux solaires dans lesquels il immerge jusqu'au jour où, les matériaux passionnels l'obstruant, il ne reçoit plus que les objectivités d'en bas, de ses besoins passionnels, qu'entretient la légion infernale des sous-plans.

Il est évident que c'est à ce moment où l'homme ne reçoit plus dans son *Périsprit* les feux solaires que celui-ci s'obstrue, car il n'est plus alimenté par les voies supérieures ni dirigé par les grâces divines ; il ne raisonne plus le bien, il veut le mal ; il veut la satisfaction de tous ses instincts déchainés auxquels il obéit parce qu'il n'a plus le raisonnement ouvert à son *Ego Supérieur*.

Alors qu'arrive-t-il au *Périsprit* de cet homme ?

Celui-ci se tache, s'encroûte et cette boue, dont il s'enveloppe, et qui provient des objectivités malsaines des plans inférieurs, lui ferme les voies chaudes des fluides vivifiants. Il est bouché par toutes ses issues, ce *Périsprit* malade, et il va mourir à la grâce si les bonnes influences, qui le gardent encore sans pouvoir le pénétrer, ne réagissent contre la lutte qu'il livre aux passions qui le dominent. Car le mal, notez bien, dont nous sommes assaillis en pareil cas, ne provient pas du mauvais état de notre corps charnel, mais du mal qui gît dans notre *Périsprit*. C'est notre *Périsprit* malade qui corrompt notre corps physique et non notre corps physique qui corrompt notre *Périsprit*.

Cela bien dit et bien compris ne nous étonne pas, lorsque nous arrivons là-haut après notre *Désincarnation*, de l'état douloureux de notre corps fluïdique puisqu'il était, lui, le grand malade et non notre corps qui est en terre, qui n'est plus rien et qui semble encore, par une fausse réflexion, nous envoyer de douloureuses atteintes semblables à celles qui l'ont assailli au moment de notre mort terrestre qui n'est plus que le dépouillement du manteau matériel que portait notre *Périsprit*.

Ce *Périsprit*, de plus en plus douloureux par le travail infectieux de nos passions, que rend plus cuisant encore notre cécité, notre impénétrabilité à la lumière divine, est la raison qui le cataleptise lorsqu'après notre *Désincarnation* nous sommes débarrassés du « manteau charnel ». Il reste là où est notre corps, mort pour ainsi dire, en attendant que son engourdissement fasse place au réveil inconscient de son essence. Je dis *réveil inconscient*, car l'Esprit dont le *Périsprit* est cataleptisé n'a pas de vigueur ; il est comme enfermé dans une couche astrale, dont il ne peut pas se débarrasser, à côté de son corps physique mort, comme enterré avec ce dernier.

Ce n'est qu'après un certain temps, lorsque la prière de ses protecteurs a fait fondre cette couche glacée qui l'enveloppe, que ce *Périsprit* ressent un

peu de chaleur et se détend alors petit à petit pour se surélever au-dessus de la matière inerte du corps mort qui l'enveloppe comme dans un étau.

C'est à ce moment où le *Périsprit* d'un homme passionnel a besoin de soins, car il est, quoique décataleptisé, encore imprégné de toutes les souffrances, de toutes les douleurs du cadavre qu'il vient de quitter et il est nécessaire que cet Être soit soigné dans son *Périsprit*, ainsi qu'il est nécessaire que l'homme terrien soigne son corps quand il ne peut plus faire fonctionner ses organes.

Comment cet Esprit ignorant ou vicieux pourra-t-il soigner son *Périsprit* malade, dans l'au-delà, s'il ne comprend aucune des lois bienfaisantes naturelles?... Il errera naturellement, comme un pauvre chemineau dépaycé, et vivant sous le joug de ses passions qu'il ne pourra pas satisfaire, puisqu'il ne possède plus ses organes matériels.

C'est en cet état qu'il serait utile qu'il connût le *Spiritisme*, afin de pouvoir se recommander avec foi au Ministère des Bons Esprits. Autrement il est pris, comme dans des raffles humaines, parmi les sectaires et enrôlé, malgré lui, dans les légions inférieures. Alors son *Périsprit*, au lieu de se débarrasser de ses tares ou taches originelles, va plonger à nouveau dans des bains infectieux de limon. C'est en cet état que les *réincarnations* successives le prendront, sans qu'il lui soit possible de quitter cette enveloppe calcaire périspiritale qui l'empêchera, même durant sa vie d'incarne, de faire partie des Esprits libres. Il sera toujours ainsi assujéti à la matière et à l'auto-suggestion des Maîtres lucifériens, à moins que la grâce divine le touche (ce qui n'est pas impossible, si sa famille spirituelle est assez puissante pour le débarrasser de ces liens infernaux).

Maintenant voyons ce que va devenir l'Être qui, quoique ayant un *Périsprit* lourd, chargé, sera en état d'accepter le traitement des Esprits de lumière, et comment ces derniers vont-ils opérer pour éclaircir ce *Périsprit* opaque dont chaque tache correspond aux désirs, aux besoins passionnels qu'il a satisfaits durant son étape terrestre ?

Il est intéressant pour l'homme de savoir comment nous opérons en cette circonstance.

Nous commençons d'abord, aussitôt après la *Désincarnation* d'un Esprit, par nous rendre compte de l'état de sa mentalité afin de savoir s'il est en état de faire partie de nos légions, d'entrer dans nos hôpitaux. Nous lui expliquons, à cet effet, toutes les rigueurs de notre traitement, c'est-à-dire les phases par lesquelles doit passer son *Périsprit*.

Si notre homme est attentif à nos instructions, qu'il soit, en un mot, touché par la grâce, nous sentons que nous avons là une cure à faire et nous le prenons immédiatement dans nos infirmeries afin que le trainard ne se perde pas

sur la route des chemineaux ; puis nous le soumettons aux effets d'un bain magnétique tellement puissant qu'il tombe de suite dans un sommeil cataleptique régénérateur.

Durant ce temps nous débarrassons son *Périsprit* des fluides opaques et noirs qui l'enveloppent jusqu'au point où nous commençons à sentir les taches purulentes qui le blessent (sorte de clous qui tuméfient son corps astral).

Lorsque nous avons débarrassé chaque plaie de son pus, nous commençons à voir briller, à travers le *Périsprit* ou corps astral du patient, la lumière solaire qui l'enveloppe à nouveau.

A ce moment généralement le malade s'éveille à d'autres horizons. Il commence à percevoir la voie ensoleillée des plans supérieurs. Et il est tellement émerveillé de cette sensation qu'il demande à se dématérialiser davantage pour mieux pénétrer dans cette voie.

C'est lorsque l'Esprit commence à jouir de cette vue que nous pouvons le gagner à notre cause car il ne peut plus douter de nos enseignements ; il croit fermement tout ce que nous lui disons. Il fait dès ce moment partie de nos phalanges et il continue son traitement psychique afin de commencer au plus tôt des missions. En vue des missions qu'on promet et assure aux *Désincarnés* guéris, ceux-ci deviennent des modèles de patience et de résignation ésotérique ; car les missions obtenues sont des moyens pour grandir, s'ennobler, évoluer dans l'Ether.

Un *Désincarné*, qui est capable de faire des missions et surtout de les mériter, est à la veille de faire partie des Esprits libres. Un certain nombre de *Missions bien faites* le met en possession du nom d'Enfant de Dieu. Une fois qu'il a acquis ce titre, il ne rétrograde plus et est soutenu par les phalanges bénies des plans supérieurs.

Son *Périsprit* s'éclaircit chaque jour davantage. L'Esprit baigne en pleins fluides solaires et a des jouissances morales et intellectuelles qu'il n'avait point connues jusqu'alors. Ses nouveaux sens aspiratoires prennent naissance et se développent d'autant que s'éteint le feu passionnel que lui communique encore la matière purulente du *Périsprit* qui ne disparaît que par la continuation du traitement psycho-médical des Esprits-guérisseurs.

N'oubliez pas, mes amis, cette instruction qui vous donne, dans la mesure possible, les enseignements dont nous avons besoin là-haut et qui, s'ils restent en nous, après notre mort, nous aident à nous diriger vers les voies ouvertes.

Combien voudraient en savoir autant, surtout les pauvres chemineaux qui sont saisis par les Esprits inférieurs simplement parce qu'ils ne connaissent pas les moyens de se diriger là-haut et, qu'imbus des préjugés de leur

enfance, qui les ont soumis à telle ou telle secte, ils ne veulent pas avoir recours au ministère des Bons Esprits qui peut seul les sauver !...

Je pense que vous resterez des privilégiés. C'est la grâce que je vous souhaite.

UN GUIDE.

Médium : Mme POTIER.

Un cas d'obsession à Alger

Paul Féval a écrit les étapes d'une conversion ; je vais essayer de relater celles d'une guérison, en décrivant les différentes phases de la maladie étrange qui l'a précédée.

A la fin de février 1903, au retour d'un séjour à Paris, je rentrais chez moi à Saint-Galmier. Là, à la suite d'une violente émotion, je commençai à ressentir des troubles affectant à la fois le physique et le moral et qui devaient être l'éclosion d'une maladie que je couvais depuis de longues années.

Au début, idées noires, anéantissement complet de la volonté, dégoût de la vie, suppression du sommeil, diminution de l'appétit, digestion difficile, asthme, sensibilité nerveuse exaspérée, lassitude, surtout au réveil, semblable à celle résultant d'une violente courbature. La tête en feu, prête à éclater, et, à d'autres moments, glacée et complètement vide ; hallucinations et tout travail intellectuel impossible ; difficulté inouïe d'associer deux idées. Le travail matériel se faisait encore, mais, pour ainsi dire, machinalement. J'avais remarqué que j'avais un jour moins douloureux que l'autre. Tout, dans la vie, m'était devenu à charge et j'étais obsédée de constantes appréhensions ; j'avais même de la peine à supporter la présence, autour de moi, d'êtres cependant bien chers. Dès le réveil, j'étais saisie à la gorge par une sorte d'étreinte qui m'angoissait tout le jour, et le siège du mal me paraissait venir de cet étouffement qui m'étreignait jusqu'au creux de l'estomac.

Je crus d'abord que cette partie de moi-même était malade. Je vis un premier docteur à Saint-Etienne qui me traita pour un commencement de neurasthénie, venant de l'estomac qui fonctionnait mal. Je suivis le traitement pendant trois semaines ; le résultat fut nul. Dans le courant de mai, je retournai voir ce médecin et il me dit : « Je vous conseille de faire une saison à Nérès, Allier. »

Au début de juin, je partis donc pour cette station, un peu de courage au cœur, espérant trouver là-bas une guérison, ou, tout au moins, une grande amélioration à cette terrible maladie qui me rendait la vie absolument insupportable. Je suivis un traitement exactement indiqué par un des médecins en chef de l'établissement, le docteur P..., très initié aux effets de ces eaux si calmantes pour certains, mais qui, à mon grand regret, ne m'appor-

étaient aucun soulagement. Je voyais ma saison se terminer et j'étais navrée de n'en retirer aucun effet salulaire. Le docteur me dit qu'au retour je serais soulagée et me prescrivit l'hydrothérapie et un régime *ad hoc*. Je rentrai chez moi, méconnaissable, ayant maigri de dix livres, et plus découragée que jamais. J'avais des heures de désespoir telles qu'à diverses reprises je voulais en finir avec la vie ; un sentiment seul me retenait : l'avenir de mes chers enfants et la croyance absolue en une vie meilleure, refusée à ceux qui n'ont pas le courage de supporter celle d'ici-bas. Un jour, plus malade que jamais, je suppliai à genoux mon pauvre mari de me tuer, croyant ainsi que je n'en aurais pas la responsabilité. Bref, je déraisonnais en tous points ; ma pauvre cervelle avait perdu tout équilibre !!

Dans le courant de juillet, je suivis un traitement, à Saint-Etienne, d'un médecin peu connu, mais ayant appliqué son système, le magnétisme médical, en Amérique où il avait eu des succès. Après la première séance, je ressentis une légère amélioration, mais il eût fallu suivre régulièrement ce procédé qui, pour moi, était compliqué en ce sens que, dans l'état où j'étais, il m'eût fallu aller, trois fois par semaine, à Saint-Etienne et, sans goût, ni forces, je n'en avais pas le courage. J'eus quelques séances, mais ne trouvant encore pas là une amélioration bien sensible et si découragée alors que je voulais me laisser mourir, je laissais ce traitement trop long pour ma patience si éprouvée.

Je traînai encore quelques semaines cette vie impossible que je rendais si dure à tous les chers miens qui étaient désespérés ! Je ne pouvais alors pas m'occuper de mes enfants qui étaient en vacances et que j'aurais voulu sentir bien loin ; pauvres petits ! Je ne voulais plus voir personne ; il me fallait un effort surhumain pour tenir à peu près ma maison et faire face aux quelques obligations mondaines, ne voulant pas qu'on connaisse trop cet état incompréhensible.

En septembre, je vis un nouveau docteur à Saint-Etienne, qui me dit d'essayer des piqûres au sérum artificiel, trois fois par semaine, en injections hypodermiques à l'abdomen. Comme il fallait injecter au moins 150 grammes chaque fois, c'était assez douloureux, mais je le supportais pensant trouver là peut-être le remède approprié à mon mal. On me fit une dizaine de piqûres, mais le résultat fut négatif ; au contraire, je ressentais une excitation nerveuse désagréable, prélude d'un abattement plus complet.

Je demandais alors qu'on m'envoyât dans un établissement spécial pour les pauvres neurasthéniques, croyant trouver là un repos et un calme plus complets que je n'avais chez moi où, pourtant à la campagne, j'avais toutes les conditions d'hygiène possibles pour bien me porter.

Heureusement, sur ces entrefaites, fin octobre, mon frère, habitant Alger, vint nous voir. Me trouvant dans cet état, il insista pour m'emmener avec

lui, afin de me faire changer d'air et de vie. Il avait son idée ? Je ne voulais pas partir ; à force de persuasion, de volonté et d'énergie de sa part, — il en fallait pour moi, — nous nous embarquâmes le 20 octobre. Mais quel désespoir au cœur, en quittant mes chers enfants, ma maison que je ne croyais plus revoir. Mon idée était que je n'aurais qu'à me précipiter dans ces flots qui vous engloutissent si profondément et que tout serait fini. Je passe la majeure partie de toutes mes angoisses. S'il me fallait revivre les heures traversées, je ne sais si j'en aurais le courage. Oui, sans doute, car je saurais maintenant ce que j'ai à faire et je me sens si forte et si énergique !

Les débuts de mon séjour à Mustapha furent un peu le coup de fouet qui redonne du ton. Le changement d'air, de milieu, auprès de bons parents et de charmants amis qui ne savaient qu'imaginer pour me distraire eurent pour effet de me rendre moins sombre, de délier ma langue (je ne voulais plus parler), mais combien peu. On voulait me faire sortir ; c'était une corvée pour moi que de descendre à Alger et je versais des larmes chaque fois qu'il fallait m'absenter ; et pourtant, on savait que cela me ferait du bien. Je me surmontais autant que je le pouvais, mais que d'heures encore douloureuses, de larmes versées, et quel avenir sombre je voyais toujours, sans raison bien marquée : moi seule connais à fond tout ce que j'ai souffert !

Les derniers jours de novembre, autour du 25, nous nous rendîmes, ma belle-sœur et moi, chez Mme la Générale N..., amie de ma famille. Elle connaissait la maladie étrange que j'avais et était persuadée que je trouverais ma guérison par cette belle doctrine du spiritisme ; nous avions eu, d'ailleurs, des indications à ce sujet et c'est ce qui avait fait insister autant les miens pour me faire venir en Algérie. Chez Mme la Générale N..., se trouvait le médium, Mme Roca, excellent pour les Esprits souffrants. Elle s'endormit et vit que j'étais obsédée par un pauvre être qui m'étreignait, me donnait toutes mes idées noires, et elle ajouta : « Il faut bien vite, sans tarder, vous faire soigner, sinon votre état empirera, vous pourrez même perdre la raison. Il faudrait avoir quelques séances avec M. Verdier, Directeur d'école à Alger, pour faire reconnaître l'Esprit et ensuite avoir de lui des séances de magnétisme. »

Nous prîmes jour pour le dimanche suivant et, dans le même salon, mis très obligeamment à notre disposition, nous eûmes une séance nouvelle où je fis la connaissance du si sympathique M. Verdier qui endormit le médium Mme Roca. Dans cette séance très agitée et très émouvante, on sut à peu près que le pauvre Esprit souffrant, qui me rendait ainsi malade, était un parent très proche, pas reconnu, qui se trouvait dans les ténèbres, et qui, sans parti-pris, s'était accroché à moi et, par ses fluides, me faisait souffrir et me rendait si triste. Je fus très émue de cette première communication, ne

m'étant autrefois, à Paris, que fort peu occupée de spiritisme. Je n'avais vu que quelques guéridons parler, par le système employé ; mais cela remontait à une quinzaine d'années. Je n'avais jamais vu la moindre incarnation ; j'étais douloureusement émue, mais non point épouvantée. Après la séance, M. Verdier me fit des passes magnétiques, puis me fit l'imposition de ses mains sur ma tête pour bien la dégager, car là surtout était le siège de mon mal. Après 10 minutes de passes, nous nous séparâmes, nous entendant pour avoir, tous les deux jours, une petite séance de magnétisme. Dès le lendemain de cette première séance, je ne me reconnaissais déjà plus ; je reprenais goût à la vie, je sentais la gaieté revenir, mes facultés intellectuelles reprenaient leur cours ; je sentais une telle transformation que, de suite, je dis à mon entourage : « Je suis sauvée, j'ai trouvé cette fois la vraie marche à suivre et je sens que je vais guérir. »

Après chaque séance de magnétisme, j'étais de plus en plus transformée. J'en eus environ une dizaine. Il y eut encore deux séances avec le médium pour que le pauvre Esprit souffrant achevât de se reconnaître. Puis, quand il eut exprimé tout son chagrin de m'avoir fait mal sans le vouloir, il me quitta étant arrivée à me dégager de ses fluides et me sentant guérie. Tout cela avait duré un mois à peine.

J'atteste, avec toute la profonde reconnaissance de mon âme émue, que je dois ma guérison à cette belle doctrine spirite, appliquée avec tant d'intelligence et de dévouement par M. Verdier. Je dois ajouter que non seulement j'ai retrouvé la santé physique, mais que j'ai obtenu une absolue transformation morale et une parfaite tranquillité d'esprit. Aussi qu'on ne s'étonne pas si je suis devenue une fervente convaincue.

J. BRUNEAU.

NÉCROLOGIE

A quelques jours d'intervalle la France a vu disparaître quatre personnalités dont le renom de probité, d'intégrité et l'importance des services rendus à la société méritent plus qu'un salut banal, mais encore et surtout l'hommage sincère de tous ceux qui, comme les spirites, ont le culte du devoir, de la justice et de la bonté.

— C'est d'abord, en février dernier, le docteur LIÉBEAULT qui meurt à Nancy à l'âge de 81 ans. « Liébeault, dit le *Journal du Magnétisme*, fut un psychologue émérite et un guérisseur hors ligne. Incomparablement plus grand que Charcot dont il différait essentiellement, surtout par la modestie, il guérit à lui seul cent fois plus de malades que tous les hypnotiseurs réunis de la Salpêtrière.

« Il habita Nancy jusqu'à ses dernières années, vivant très modestement dans une petite maison qu'il avait bâtie, disait-il, *avec les pierres que ses confrères ont jetées dans son jardin* ; puis il se retira définitivement à Favières (Meurthe-et-Moselle), son village natal. C'est là qu'il mourut accablé sous le poids des ans, mais entouré de l'estime et même de la vénération de tous, à l'égal du plus saint des personnages. »

Vers 1882, il avait préparé sous ce titre : *Etude sur l'extériorisation de la force neurique ou fluide magnétique*, un travail consciencieux qui devait le réhabiliter vis-à-vis des magnétiseurs fluidistes, et l'avait adressé au *Journal du Magnétisme*. En 1883, il le publiait sous ce titre : *Etude sur le Zoomagnétisme*, avec une préface qui ajoutait encore à l'importance de sa confession. Cette étude est très importante pour l'histoire du Magnétisme et plus encore pour celle de l'hypnotisme.

— Le 13 mars, LUDOVIC TRARIEUX, ancien ministre de la Justice, ancien Président de la Ligue des Droits de l'homme succombait à une longue et inexorable maladie.

Le rôle qu'il joua comme Président de la Ligue des Droits de l'homme est connu de tous. Dans une conférence, faite le 29 novembre 1900 à l'hôtel des Sociétés savantes, il faisait connaître lui-même comment il entendait ce rôle : « Nous préconisons la liberté, la tolérance, nous voulons la justice : nous nous devons de tendre la main aux esclaves, aux persécutés, aux victimes des illégalités et des passe-droit, impuissants à se défendre eux-mêmes et qui nous appellent à leur secours.

« La clientèle en est énorme et ne laisse pas que de constituer une lourde charge, mais ici le travail apporte avec lui sa récompense, car la plus pure des joies n'est-elle pas dans le sentiment fraternel de rendre service à des malheureux ?

« Depuis le 4 juin 1898, nous n'avons pas reçu moins de six cents plaintes et constitué autant de dossiers.

« Dans cet ordre d'idées, nous n'avons point, d'ailleurs, de frontières. Rien de ce qui paraît injuste ne doit nous laisser insensibles. Toutes les injustices qui se commettent dans le monde peuvent, à une heure donnée, nous créer le devoir d'élever notre protestation. Nous n'y avons pas manqué à diverses reprises, soit qu'il s'agit de la pauvre Arménie, soit qu'il s'agit de la douce Finlande, soit qu'il s'agit de Juifs de Roumanie, soit que, hier enfin, nous eussions à demander, au Transvaal, le respect du droit des nationalités....

... « Pour être avec nous, il suffit d'avoir une âme largement humanitaire et l'esprit nettement républicain ; il suffit d'avoir le goût de la liberté, le respect du droit d'autrui, l'amour de la vérité et de la justice. »

Cet amour de la justice et de la vérité fut si grand chez Trarieux qu'à dater du jour où il eut, lui aussi, son chemin de Damas, il n'hésita pas à lui sacri-

fier son temps, son énergie, sa prodigieuse activité, sa santé, sa popularité, jusqu'aux idées qui lui avaient été chères et plus encore, de vieilles et sérieuses amitiés.

François de Pressensé a dit que « son testament nous indique la source de ce vieil amour du droit, de cette vaillance raisonnable et simple, de ce bon sens héroïque, dans une phrase qui rappelle les méditations de Marc-Aurèle et qui est digne d'être inscrite à côté d'elles :

« Depuis ma vingtième année, je suis détaché de tout dogme et j'ignore les destinées d'outre-tombe. Mais j'ai une croyance et une confiance invincible dans la sagesse de la création, et cela me suffit pour accepter sans révolte son œuvre mystérieuse. Je crois fermement que c'est la règle de la vie : avoir la conscience qu'on fait partie d'un *Tout sublime*, dont les évolutions sont déterminées par des causes supérieures que l'homme ignore, mais qui le gouvernent. » « L. Trarieux. »

Cette profession de foi est presque spiritualiste.

— Le 21 mars, c'est GUSTAVE MACÉ, ancien chef de la Sûreté, qui disparaît, enlevé subitement dans sa 68^e année. Successivement officier de paix, commissaire de police et chef de la sûreté, il se distingue dans toutes ces fonctions par son zèle, son intelligence, son énergie comme aussi par son amour de la justice et de la vérité, sa profonde connaissance du cœur humain et notamment du cœur des criminels. Il s'applique à ne pas confondre avec eux les innocents, les égarés et ceux dont la chute est plutôt le fait de la misère, de l'ignorance ou de l'entraînement que du vice même.

Il a écrit plusieurs ouvrages qui ont eu un grand succès et dans lesquels il se signale comme un philanthrope et un sincère ami du progrès intellectuel et moral.

Sa conduite, lors du procès des spirites, est toute à son éloge. Il se livra sans doute à des enquêtes sur ces gens qu'on lui signalait comme des escrocs, des fripons et pour le moins des charlatans ; mais le résultat fut tout autre que celui qu'attendaient les adversaires du spiritisme. Gustave Macé ne tarda pas à reconnaître qu'on pouvait être spirite et honnête homme, qu'il y avait même de sérieuses raisons pour que les spirites fussent généralement d'honnêtes gens et, dès lors, les spirites eurent toutes ses sympathies. Nous ignorons si cet homme de bien, qui était spiritualiste, était devenu spirite : tout ce que nous savons c'est qu'il fut jusqu'à sa mort un fidèle abonné de notre Revue.

— Enfin, plus récemment, le 3 mai, la science perd un de ses plus illustres représentants, Emile Duclaux, directeur de l'Institut Pasteur.

C'était un homme éminent et, en même temps, un grand caractère qui avait consacré sa vie à la science et que l'on trouvait toujours sur la brèche, quand il s'agissait de poursuivre quelque découverte utile, ou de soutenir la

cause du droit et de la justice. C'est ainsi qu'on le vit prendre une importante part à l'œuvre de Trarieux et lui prêter la grande autorité de son nom et de son caractère. Il était de ceux qui ne séparent pas les intérêts de la science de ceux de l'humanité. Il faisait, en outre, partie du conseil de l'Institut général psychologique, et nous croyons savoir qu'en cette qualité il eut, avec une personnalité marquante du monde spirite, des rapports qui furent empreints de la plus grande courtoisie.

ALGOL.

CORRESPONDANCE

Répondant à l'article publié dans le n° du 1^{er} juin, par notre collaborateur Léopold Dauvil, et intitulé *Réfutation*, M. Albin Valabrègue nous adresse une *Réponse à cette Réfutation*, écrite dans un style aimable, bienveillant et convaincu. Y répondre à notre tour, serait entamer une polémique dans laquelle nos lecteurs liraient, sans doute, avec plaisir les arguments présentés par la plume spirituelle de l'auteur du *Néo-Spiritisme*, mais, selon sa propre expression, notre intention est de ne rien modifier à la façade de notre croyance.

Et puisque M. Valabrègue nous assure qu'il a le choix pour publier ses idées dans d'autres revues, nous pouvons lui donner l'assurance que nous les y lirons avec satisfaction, et que nous ne les réfuterons point.

Chère Madame,

Je lis non sans surprise dans la Revue de ce mois-ci, que j'ai manqué de déférence à l'égard du mot « média ».

Ce n'est pas précisément le terme que j'ai critiqué, mais bien les locutions auxquelles nous le trouverons lié désormais.

« Adda est une *média à apports* », me paraît effectivement fade et plat, comparé à l'expression usuelle :

Adda est un *médium à apports*.

Le mot médium est, à mon sens, plus en rapport avec l'idée qu'il représente : il résonne mystérieusement comme un gong, et quoique latin, il mérite d'avoir des défenseurs, puisqu'il a été naturalisé français. Son genre toujours masculin n'est pas plus choquant que les mots : écrivain, poète ou professeur.

Enfin, sans m'étendre davantage, je crois qu'il y a danger pour le spiritisme à forger des néologismes ; il n'y a pas de raison pour qu'occultistes ou théosophes, n'en fassent pas autant, et les adversaires proclameront la venue d'une nouvelle Tour de Babel !

Je compte sur votre impartialité bien connue pour insérer cette petite rec-

tification et vous prie de croire, chère Madame, à mes sentiments inaltérablement dévoués.

H. BRAULT.

ALLIETTE ET STELIO

IDYLLE PROVENÇALE

(suite)

— Pardonnez un instant de trouble en mon esprit :

Je ne sais quel transport me pénètre et me grise !

Est-ce du gai matin, le frisson de la brise,

Dont le souffle a passé sur la tiédeur des nids ;

Où quelque esprit errant, sous les cieus infinis,

Qui prenant en pitié notre humaine souffrance,

Vient raviver nos cœurs d'un rayon d'espérance ?

Je ne sais... mais hier, j'étais triste à mourir...

Et quand, si gentiment, vous me vintes offrir

De la part de l'aïeul la franche bienvenue,

Votre accueil fut si plein de tendresse ingénue,

Qu'au frais parfum de vous dont je fus effleuré,

L'ivresse du bonheur me prit... et j'ai pleuré !

J'ai pleuré ! Cet aveu n'a rien qui vous offense :

Sans soutien, seul au monde, orphelin dès l'enfance,

D'une sœur que j'aimais, touchante vision,

J'avais auprès de vous la douce illusion.

— Et cette sœur ? Monsieur.

— S'il est au ciel des anges...

Sans doute, elle est parmi leurs célestes phalanges.

— D'un semblable malheur, nos fronts portent le sceau.

Le même sort cruel a frappé mon berceau.

Je naquis orpheline et de père et de mère :

Lui, vaillant officier fut fauché par la guerre ;

Elle, mourut hélas ! en me donnant le jour.

Je n'eus point leurs baisers, je n'eus point leur amour !

Il m'est resté l'aïeul — ma mère était sa fille

Ainsi s'est en nous deux réduite la famille.

Oh ! grand-père, Monsieur, nul n'est bon comme lui !

Dieu veuille me garder son paternel appui !

En la douce amitié qu'un instant a fait naître,

Emus, plus que tous deux ne voudraient le paraître,

Ils se sont tus, goûtant en soi le charme exquis

Du rêve de deux cœurs l'un par l'autre conquis.

Leurs yeux se sont mouillés, leurs mains se sont étreintes,

Un même sentiment a dissipé leurs craintes.

Il se penche vers elle et dit : Soyez ma sœur !

Voulez-vous ?

— J'y songeais, dit-elle avec douceur.
 Et levant ses beaux yeux pleins d'espiègle innocence :
 Ne conviendrait-il pas, au moins, qu'en tout ceci,
 Grand-père fût d'accord et consentant aussi ?
 — C'est juste ; et j'ai l'espoir qu'une amitié si tendre,
 Ne saurait, en son cœur, trouver faute à reprendre.
 Il m'a dit : Sois mon fils ! Moi, j'en ai fait le vœu.
 Nul motif n'est fondé de craindre un désaveu.
 — Puisqu'il en est ainsi, j'exige qu'on m'appelle
 Alliette tout court et non Mademoiselle.
 — Alliette ! Et... Comment aussi me direz-vous ?
 — Ami. Je ne crois pas qu'il soit un mot plus doux !
 Il est des riens charmeurs dont notre âme ravie
 Garde le souvenir durant toute la vie ;
 Ces riens tout spontanés vibrent si suggestifs
 Qu'ils enchaînent nos cœurs à tout jamais captifs :
 Un mot, un frôlement, une larme, un sourire,
 Et c'en est fait : l'amour nous ouvre son empire,
 Et sur nos fronts courbés, son souffle initial
 Fait courir les rougeurs du rêve nuptial.
 Quand tremblent nos regards pleins de langueur divine,
 Est-il aveux plus doux que ceux que l'on devine ?
 L'éloquence est parfois un funeste trésor :
 « La parole est d'argent et le silence est d'or. »
 Le proverbe le dit et n'a pas tort sans doute.
 Le temps que notre esprit se complait et s'écoute,
 Il perd ce charme exquis, fleur des chastes amours,
 Dont le parfum discret eût embaumé nos jours.

Dans le matin vermeil, de soleil, l'âme pleine,
 Heureux, bien que leurs cœurs se connussent à peine,
 Ils allaient, cheminant le long des frais buissons,
 Où sur les genêts d'or voletaient les pinsons.
 Oh ! ce qu'ils se disaient émus, d'une voix tendre,
 Un bel ange du Ciel eut souri de l'entendre ;
 Et pourtant les taillis étaient pleins de frissons,
 Pleins d'aromes troublants et de folles chansons ;
 Du golfe ceint de monts aux roches granitiques,
 La mer jetait le bruit de ses vagues rythmiques ;
 Et sur tout, et dans tout, souffle mystérieux,
 Sous les ardents baisers de l'astre radieux,
 La nature épanchait puissante, épanouie,
 Sa richesse féconde et ses sources de vie.

Au pied d'une pinède au fleurissant berceau,
 Où sur fond de gravier coulait un clair ruisseau,
 Ils s'assirent tous deux, lui, l'être fort, timide
 Auprès de cette vierge adorable et candide :

— Ami, vous paraissez soucieux et rêveur ?

— Alliette, non, non... C'est l'excès du bonheur,
Qui reflète en mes yeux son extase divine;
Divers états de l'âme ont semblable origine.
Hier... Mais à quoi bon, devant l'astre qui luit,
Nous souvenir encor des ombres de la nuit ?
Hier... C'était le cri de l'oiseau des tempêtes,
Ce matin, c'est le doux gazouillis des fauvettes.
L'une d'elles chantait joyeuse, au point du jour,
Ne vous souvient-il plus?... Une chanson d'amour !

— Ami !

— J'en ai, je crois, la mémoire fidèle ;
Alliette... laissez, que je vous la rappelle :

Mais voici le soir,
Et l'Angelus sonne,
Ton regard rayonne
Tout brillant d'espoir.

Veux-tu, chère aimée,
Le ciel devant nous,
Jurer d'être époux,
Tous deux à genoux,
Dans l'herbe embaumée ?

Tes yeux et ton cœur ne disent plus non !

Ninette. Ninon !

Impuissant à calmer l'ardeur qui le transporte :

— Comme on doit être heureux de s'aimer de la sorte !

Ne le pensez-vous pas, chère Alliette, aussi ?

Oh ! dites ! Répondez... Oh ! dites-le-moi !...

— Si !

Ce mot, timide aveu d'une âme qui s'ignore,
Stelio rayonnant voudrait l'entendre encore ;
Mais il la voit trembler, rougir... et dans ses yeux,
Où scintillant reflet se fond l'azur des cieux,
Il voit, perles d'amour, ruisseler quelques larmes...
Pleurs qu'un baiser tarit, que vous avez de charmes !
Ardemment il eut pris ce chaste et doux baiser ;
Tout son être en frémit, mais il ne sait oser...
Elle tremble... et de peur qu'un mot ne l'effarouche,
Il chasse les désirs frissonnants sur sa bouche...
Et penché devant elle... et presque à ses genoux :
— Alliette... ma sœur... vous pleurez !... qu'avez-vous ?...
Ai-je été malheureux, au point de vous déplaire ?

— Ami, non. Je ne sais ce qui se passe en moi...
Ce n'est pas un chagrin qui cause mon émoi,
Mais un charme inconnu, plein du bonheur de vivre,
Qui me trouble, m'émeut, me transporte, m'enivre...
Le présent m'apparaît, sous un jour tout nouveau :
Jamais un ciel d'été ne m'a semblé si beau ;
Jamais les champs n'ont eu si brillante parure,
Les fleurs si doux parfums, le vent si frais murmure.
Rêve délicieux ! peut-être est-il trompeur !
Tout m'est présage heureux... et je tremble... J'ai peur !
Oh ! ne me bercez pas d'une amitié si tendre,
Ami, si votre cœur doit un jour se reprendre.

— Alliette, non, non. Quel sera l'avenir !
Nul ne le sait que Dieu ! Quoiqu'il puisse advenir,
Mon âme sans retour à la vôtre se lie...
Et pour l'éternité — s'il est une autre vie.
Je vous aime Alliette ! Oh ! comprenez-moi bien :
Mon cœur aspire à tout, mais il n'exige rien.
Mon amour est profond, plus qu'il n'ose paraître ;
Ce qu'il vous conviendra que je sois, je veux l'être :
Ami, frère... ces mots, ces titres me sont doux...
Et si grand-père un jour y consent... votre époux.
Ici, loin des tracassas, loin du trouble des villes,
Au milieu de ces champs ensoleillés, fertiles,
Tous trois : grand-père et nous, vivre dans cette paix ?
Rendre aux déshérités, par d'incessants bienfaits,
Un peu de ce bonheur que le Ciel nous envoie,
Et jeter dans leurs yeux quelques rayons de joie,
Ma douce bien-aimée, oh ! ne serait-ce pas
Le paradis que Dieu nous permet ici-bas ?

— Oh ! oui, le paradis ! En vous j'ai foi... j'espère !
Comme je vous sais gré d'aimer aussi grand-père !
Retournons près de lui ; notre sincérité
Nous ouvrira son cœur si plein de charité.

— Oui, rentrons ; je craindrais qu'une trop longue absence
Lui déplût, et nous fit redouter sa présence.
Lui si juste, si grand, si bon, si généreux,
L'attrister, nous serait un remords douloureux.
Dans le trouble charmant où ce dessein les plonge,
Et les yeux alanguis comme au sortir d'un songe,
Ils se lèvent... Grand-père est devant eux !... Son front,
Ainsi que son regard souriant et profond,
Sont pleins de doux accueil. Alliette haletante,
Se jette dans les bras du vieillard... et tremblante :
— Oh ! grand-père !... Mais lui : je sais tout, chère enfant.

Si ton cœur a parlé, rien ne te le défend :
 L'amour pur ne saurait encourir aucun blâme.
 Je me rends à vos vœux du plus profond de l'âme.
 Sans doute, il eût été sage et prudent peut-être,
 De ne vous engager qu'après vous mieux connaître ;
 Mais ce sont là des mots. Le but est le bonheur ;
 Le guide le plus sûr est encor notre cœur.
 Aimer ! Verbe divin... source du tout... lumière,
 Dont l'effluve jaillit sur la nature entière,
 Et qui courbant émus, les êtres sous sa loi,
 Fait de l'humble artisan, l'égal même d'un roi.
 Aimez-vous donc... aimez ! l'amour touchant mystère,
 Est le lien qui seul nous attache à la terre.

Hors de lui, sachez-le, soyez-en convaincus,
 Nos jours ne valent pas le soin d'être vécus.

Stelio, je t'ai dit : sois mon fils ! Dans la vie,
 Heureux sont les époux, que soutient et que lie,
 En la sincérité de l'amour, la vertu.
 Je réponds d'Alliette ! Et de toi réponds-tu ?
 Si ton cœur a compris tout ce qu'aimer veut dire,
 Non, par les seuls attraits, d'un passager délire,
 Mais par tous les devoirs, par tout le dévouement,
 Qui peuvent ennoblir, en nous, ce sentiment ;
 Si tu sens vivre en toi cette flamme immortelle,
 Viens dans mes bras, mon fils ! Ta place est auprès d'elle !....

JULES MONIOT.

Le Gérant : P. LEYMARIE.